

THE UNIVERSITY OF CALGARY

Le sentiment religieux chez Gabrielle Roy

by

Ronald Plante

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES
IN PARTIAL FULFILLMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE
DEGREE OF
MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF
FRENCH, ITALIAN AND SPANISH

CALGARY, ALBERTA

OCTOBRE, 1988

© Ronald Plante 1988

THE UNIVERSITY OF CALGARY

FACULTY OF GRADUATE STUDIES

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies for acceptance, a thesis entitled " Le sentiment religieux chez Gabrielle Roy " submitted by Ronald Plante in partial fulfillment of the requirements for the degree of Master of Arts.

R.M. Chadbourne

Supervisor, R.M. Chadbourne,
Department of French, Italian and
Spanish

Glen W Campbell

G. Campbell, Department of French,
Italian and Spanish

D. Smith

D. Smith, Department of History

(Date) Oct 25, 1988

RESUME

Le sentiment religieux chez Gabrielle Roy se reflète à travers chacune de ses oeuvres. Sa façon habituelle d'intégrer à plusieurs de ses écrits une partie de son vécu, nous oblige à regarder l'aspect religieux avec attention. Les frustrations autant que les espoirs qu'elle a ressentis au temps de sa jeunesse, habitent les personnages de ses récits.

On perçoit dans la chronologie de son oeuvre une évolution qui transforme sa pensée philosophique. Des attentes d'un clergé renouvelé à travers le père Joseph-Marie et l'abbé Marchand, de la foi traditionnelle de Rose-Anna et de Luzina en passant par les crises spirituelles d'Alexandre, Gabrielle Roy découvre enfin sa vocation dans l'accomplissement de Pierre Cadourai. Elle apprend à renouveler sa foi par l'entremise de son art.

à Georgine

REMERCIEMENTS

Je remercie grandement Monsieur
Richard Chadbourne pour son support et sa patience à mon
égard pendant la préparation de cette thèse.

TABLE DES MATIERES

APPROVAL PAGE.....	Page ii
RESUME.....	Page iii
DEDICACE.....	Page iv
REMERCIEMENTS.....	Page v
INTRODUCTION.....	Page 1
Notes.....	Page 13
CHAPITRE I.....	Page 14
Notes.....	Page 53
CHAPITRE II.....	Page 56
Notes.....	Page 78
CHAPITRE III.....	Page 80
Notes.....	Page 99
CONCLUSION.....	Page 101
Notes.....	Page 105
BIBLIOGRAPHIE.....	Page 106

INTRODUCTION

L'histoire de la religion au Canada français figure parmi les éléments déterminants de l'évolution culturelle du peuple canadien-français. Jusqu'à la révolution tranquille de 1960, la langue française est essentiellement identifiée au catholicisme. Depuis l'abandon du Canada par la France, résultat de la conquête britannique en 1763, le clergé se retrouve le seul à pouvoir assurer la survie de la culture française. Les hommes d'affaires de l'époque se sont vus interdire, du jour au lendemain, tout échange commercial avec l'ancienne mère-patrie. Le nouveau conquérant tente d'intégrer le peuple francophone à la culture anglophone. Les lois restreignent au minimum les activités d'émancipation telles le commerce extérieur et le pouvoir politique. Qui peut assurer l'instruction des jeunes canadiens-français, préparer une relève capable de faire reculer le joug de l'assimilation si ce ne sont les communautés religieuses riches de leur foi et de leurs connaissances? La vocation inspire leur dynamisme à

remédier rapidement à l'isolement, voir la disparition de la culture. Les supports de la tradition se fondent sur la langue et la foi. Ils dominent l'évolution de chaque individu.(1)

Comprenons maintenant pourquoi le clergé acquiert tant d'ascendance sur la population intentionnellement écartée des influences britanniques. A lui reviennent les responsabilités de protéger tout un peuple rendu très vulnérable par sa survie économique. On lui reproche, aujourd'hui, d'avoir laissé volontairement le peuple à l'écart du pouvoir et du monde financier. Il est vrai que le clergé s'acharne, à cette époque, à assurer sa propre relève. Chaque famille trouve fierté d'offrir un prêtre, un frère ou une religieuse, assurant simultanément une relève recherchée et la garantie du paradis promis. C'est avec enthousiasme que les parents s'efforcent de contribuer à une si sainte vocation.

On a reproché au clergé son attitude intransigeante. Sous la menace du châtiment, le clergé incite les parents à l'extension de la famille et Dieu sait si la plupart de ces dernières sont déjà trop populeuses. La pauvreté matérielle est une des conséquences catastrophiques de ce genre de directives. L'ignorance, l'avilissement, la soumission silencieuse à ceux qui contrôlent l'économie (les 'foremen' anglais des quartiers ouvriers comme Saint-Henri dans Bonheur

d'occasion) rongent la fierté des familles. Mais d'un autre point de vue, sans la revanche des berceaux que promet le clergé, est-ce que la l'assimilation ne menace pas d'être davantage pressante?

Les prêtres s'impliquent donc efficacement dans la colonisation du grand pays. Ils espèrent ainsi arrêter ou du moins ralentir l'expansion de la culture anglophone dont la religion et le pouvoir mettent en péril leur existence. Ces prêtres colonisateurs prennent conscience que le pays ouvre ses portes à toutes les cultures immigrées d'Europe et d'Asie. Il est urgent de former des noyaux francophones, garants de la foi catholique. Au Québec, des hommes et des femmes répondent à l'appel du clergé. Ils immigreront à travers le continent durant tout le siècle dernier et au début de celui-ci. Plusieurs sont attirés par les conditions de vie que procure l'industrialisation de la Nouvelle-Angleterre; plusieurs autres, au gré de la providence, croyant à une vie matérielle meilleure, répondent à l'appel du clergé qui fait miroiter la richesse des terres de l'ouest canadien. Citadins et campagnards quittent le Québec pour prendre racine dans l'ouest.(2) Accompagnés de leur famille, ils emportent avec eux, leurs pénates, leur courage et leur culture. Du jour au lendemain, l'isolement les force à ne compter que sur eux-même, sur leur foi,

sur leur culture. Voilà, en quelques mots, les raisons qui poussent les gens du Bas-Canada à immigrer au Manitoba, en Saskatchewan, en Alberta.

L'immensité du pays, l'isolement dans l'incertitude, le déracinement des membres de leur famille des habitudes quotidiennes transforment, petit à petit, leur perception d'un autre monde. Sans doute que le regret et la nostalgie dominent les sentiments des hommes et des femmes qui ont été forcés de "déménager". A la recherche d'un gagne-pain honorable, au devoir d'accompagner un époux, le peuple canadien-français, séparé de la mère-patrie se moule tranquillement à sa nouvelle terre d'accueil.

Si l'éloignement suscite en eux l'angoisse de la survie et de l'adaptation, il contribue certainement à leur ténacité de maintenir leurs habitudes familiales, de défendre avec acharnement les traditions, de prolonger l'acquis culturel à travers les enfants qu'ils ont. Ils assurent ainsi la conservation de leur identité et, par la même occasion, leur continuité.

Or la famille canadienne-française, véritable noyau social à cette époque (d'ailleurs jusqu'en 1960), est dominée par ses croyances religieuses et par la permanente présence de l'Eglise Catholique qui s'immisce

dans toutes les facettes de leur vécu. Combien de villages et de villes ont pris naissance par la seule existence d'une église, de son curé et de ses paroissiens? Les activités culturelles, les repas, les rencontres, surtout l'éducation ne peuvent se concevoir sans l'approbation du clergé. On peut imaginer avec quelle énergie on s'applique à défendre sa "culture", s'assurer que sa progéniture réponde à la mission sociale qui leur est octroyée. Répétons-le, le curé de paroisse avait, jusqu'à récemment, une influence quasi omnipotente sur la vie des gens.

Les enfants de cette époque, dans l'ouest canadien, ne vivent pas les inquiétudes de leurs parents. Certes, ils sont éduqués dans l'atmosphère chrétienne qui répond aux préceptes de l'Eglise; ils s'adaptent aux conditions climatiques du pays; ils partagent sans doute les souvenirs nostalgiques de leurs parents durant les soirées d'hiver, près du poêle; mais tout est nouveau pour eux. Ils n'ont qu'à bâtir sans avoir à traîner le même passé lourd de regrets de leurs parents. Cette nouvelle génération à laquelle appartient Gabrielle Roy semble profiter de l'expérience d'adaptation de ses parents mais également du contact avec les autres milieux ethniques qui, pour les mêmes raisons que nos familles québécoises, essayent de garder jalousement leur identité culturelle.

Gabrielle Roy, comme toute francophone, est éduquée dans le contexte de la foi catholique. Sa mère, Mélina Roy, lui transmet selon son devoir cette richesse culturelle associée à l'enseignement de l'Eglise. Elle doit le faire d'autant plus avec insistance, étant donnée les proches influences des autres cultures religieuses qui brandissent le danger d'une autre forme d'assimilation. La famille Roy de Saint-Boniface est une famille typique de la société canadienne-française de l'époque. Cela veut dire que le père s'absente fréquemment de la maison. Il intervient peu dans l'éducation des enfants, soucieux d'apporter l'argent à la maison (ou d'assumer les durs travaux des champs pour ceux qui habitent en dehors des villes). Sans doute le dimanche assiste-t-il à la messe dans le respect des devoirs religieux; les sermons du prêtre lui réclament un fils ou une fille pour préserver la continuité de l'Eglise, lui rappellent les devoirs conjugaux, assurant du même coup une certaine quiétude aux époux pour qui la passion est quasi absente.

C'est donc à la mère que revient la charge d'éduquer la marmaille en sus des travaux "domestiques". Ces derniers, à la campagne, sont considérables: le potager à entretenir, les récoltes, la traite des vaches, ajoutés aux travaux d'entretien à la maison. Sans relâche, elle se soucie d'envoyer ses enfants dans les

meilleures écoles afin qu'ils apprennent mieux qu'elle-même à se défendre dans la vie. Combien d'astuces multiplient les femmes pour maintenir un fils ou une fille à l'instruction au détriment d'une aide presque indispensable aux travaux de la ferme ou à un surplus de gain pécunier qui permet de soulager les calculs utopiques particuliers aux fins de mois. Imaginons la conversation des époux, le soir, qui jonglent au sort d'un fils ou d'une fille dont le talent laisse croire aux plus grands espoirs!

Au Manitoba, pays d'origine de Gabrielle Roy, s'ajoute toute l'angoisse de l'assimilation à la survie matérielle de la famille. Surtout après la loi de 1870 qui supprime d'un coup l'éducation en français. Il faut imaginer le choc et l'incertitude dans lesquels vivent ces colons qui croient au mirage du bonheur et de la sécurité culturelle. A chaque jour, Mélina Roy, comme toutes les mères de famille, partage cette angoisse avec ses enfants, les incite à doubler leurs efforts à apprendre leurs prières, à exercer leur foi, à parler leur français correctement, à accomplir, comme elle-même le fait, leurs devoirs (le sens du devoir est excessivement prépondérant dans la culture francophone). La famille Roy, elle aussi, donne de ses enfants à la religion. Elle accorde à l'un d'eux la possibilité de poursuivre des études supérieures chez les soeurs. Devenir institutrice, à cette époque, exige une part considérable

de sacrifices pour une famille, mais en revanche, contribue à sa fierté.

C'est dans ce contexte que nous devons situer l'oeuvre de Gabrielle Roy. Et c'est dans cette perspective d'évolution historique que nous nous permettons de juger la perspicacité de cette femme. Car l'auteure des nombreux récits sur les moeurs des gens de ce pays a peut-être une vision anticipée des grands mouvements religieux, politiques et sociologiques des années post-1960.

Il est important de rappeler l'influence qu'a Léon Roy, son père, sur son évolution intérieure. Dans La détresse et l'enchantement(3), Gabrielle Roy raconte la difficile communication entre un père vieillard, à bout de souffle, austère et elle-même se disant de tempérament identique.(4) Nous pouvons observer chez elle, cependant, une ouverture d'esprit en faveur de la vie des hommes, du souci de leur bonheur, que son père lui lègue de par ses fonctions d'agent colonisateur. Témoin de toutes ces expéditions racontées où les nouveaux arrivants dépendent des conseils de son père pour l'acquisition de terres prometteuses d'une vie meilleure que celle qu'ils avaient connue dans leur pays d'origine, Gabrielle Roy découvre de nouvelles habitudes culturelles, de langues et de religions différentes. Elle réalise surtout qu'il

existe un besoin universel chez les hommes et les femmes de vivre dignement selon leurs croyances et leurs traditions. N'oublions pas que nous sommes dans les années 1930, où la majorité des francophones repliés sur eux-mêmes, dans leur misère, vivent à l'époque de la "grande noirceur". Fille d'un voyageur de fonction, fille d'un homme compréhensif envers les autres ethnies, si ce n'est pas le talent d'écrivain qu'elle hérite de son père, c'est certainement son ouverture à l'âme humaine.

Mis à part quelques récits dans Cet été qui chantait, l'oeuvre de Gabrielle Roy intéresse surtout l'histoire des humains implantés dans leur contexte socio-géographique. La plupart de ses personnages, qu'ils soient de la ville ou de la campagne, voyagent. Nous pouvons percevoir l'extraordinaire mobilité de l'auteure dans la quête du logement de Rose-Anna, dans les voyages particuliers de Luzina, dans les promenades de réflexion d'Alexandre, à travers l'épopée de Pierre Cadorai, à travers tous ces personnages étrangers qui viennent immigrer au Canada. Cette mobilité est sans doute le principal leitmotiv de tous ses voyages intérieurs qui dominant sa vision philosophique. D'ailleurs cette mobilité est dépeinte dans la totalité de son oeuvre car mentionner les noms de ces personnages qui voyagent consisterait à quasiment tous les énumérer.

Le sentiment religieux, chez Gabrielle Roy, est définissable dans la mesure où nous respectons le contexte historique de son oeuvre. Nous tenterons donc, à travers ses personnages, d'identifier comment se façonne ce sentiment religieux. Si nous estimons que l'auteure transpose ses propres valeurs morales et religieuses dans ses écrits, nous aurons une évaluation réaliste et plausible de sa conception religieuse. François Ricard parle d'imagination autobiographique comme étant son mode d'expression privilégié.(5) Il serait trop simpliste d'attribuer à quelques bribes d'interview une vision complète de sa réalité mystique et religieuse. C'est pourquoi le sens de cette recherche est de voir la teneur de ses convictions religieuses ressentie à même sa création et de voir dans quelle perspective d'avenir elle se situe. N'oublions pas qu'une bonne partie de l'oeuvre est produite avant 1965, c'est à dire avant Vatican II (1962-1965) et même avant l'heure du synode de 1987, quatre années après sa mort, où on s'interroge sur le rôle essentiel du laïc au sein de l'Eglise catholique. Nous verrons jusqu'à quel point l'apport prophétique de cette femme nous induit dans une réalité en "train de se faire" unissant du même coup des visées autant religieuses que politiques.

Nous nous proposons de regarder attentivement comment évoluent les personnages religieux qui parcourent ses récits et ses romans. D'eux, nous établirons les attentes que l'auteure se dessine dans ses croyances religieuses. Les rapports entre les missionnaires, les curés, les soeurs et les laïcs du récit indiqueront la pensée de l'auteure sur le comportement religieux représentatif d'une époque révolue et de ses attentes personnelles. L'auteure voudra ses personnages religieux compréhensifs, réalistes, humains, à la hauteur de tous ses personnages laïcs. Ils évolueront comme "les hommes ordinaires", traînant avec eux leurs passions, leur caractère, leur espérance, leur finalité.

En second lieu, nous nous intéresserons au comportement des personnages laïcs. Ils auront un message, peut-être pas si éloigné de celui des prêtres et des religieux mais enrichi de l'expérience individuelle, annonciatrice de la réflexion communautaire sur la foi des années présentes. Le cheminement de certains, sans leur attribuer une volontaire incitation philosophique (de toutes façons, ce sera chez quelques-uns des personnages royens une acquisition presque naturelle), imposera de nombreuses modifications aux attentes de l'Eglise et, conséquemment, s'approcheront davantage du réel cheminement chrétien.

Enfin, nous cueillerons à même le texte les valeurs morales et religieuses que l'auteur privilégie et nous tenterons ainsi d'établir en quoi consiste ce sentiment religieux qui se loge au sein de cette création.

NOTES

1. Jean Hamelin. Histoire du Québec. (Montréal: Editions France-Amérique, 1984). p. 411.
2. Painchaud, Robert. "Les origines des peuplements de langue française dans l'Ouest Canadien, 1870-1920: mythes et réalités", Mémoires de la Société royale du Canada, 4, 13 (1975).
3. Gabrielle Roy. La détresse et l'enchantement. (Montréal: Boréal Express, 1984).
4. Ibid., p. 93.
5. François Ricard. "La Métamorphose d'un écrivain." Etudes littéraires, 17 (1984), 453.

CHAPITRE I

LES PERSONNAGES RELIGIEUX

Ce premier chapitre est consacré spécialement aux personnages religieux qui évoluent dans l'oeuvre romanesque de Gabrielle Roy. A l'exception des quelques contes édités et de certains reportages, on trouve dans le texte la présence de personnages cléricaux: prêtres, religieuses, religieux, ministres protestants, papes ou représentants de communautés laïques. Il est normal qu'il en soit ainsi puisque le clergé fait partie de notre patrimoine francophone et que le Canada entier est formé d'une pluralité d'ethnies. L'auteure de ces textes a grandi dans le contexte culturel que nous avons mentionné dans l'introduction, c'est à dire que la diversité des cultures a influencé considérablement le quotidien de son enfance. C'est pourquoi elle ne se limite pas, dans son oeuvre, uniquement à la religion de son enfance. Plusieurs récits nous persuadent de sa foi chrétienne: tout spécialement ses récits de nature autobiographique. Mais au delà des convictions

spirituelles, l'oeuvre fait foi d'une volonté persistante à définir des attentes quant aux ecclésiastiques. Pour nous, étudier le comportement de ces figures religieuses est un premier chemin qui accède à la conception et à la compréhension du sentiment religieux royen. L'auteure endosse, dans son autobiographie(1), une certaine révolte contre une Eglise dominatrice, repliée sur elle-même, qui avait l'habitude d'étouffer les initiatives d'une jeunesse expressive.

Parmi l'ensemble des personnages cléricaux, deux noms importants sont à retenir, notamment: le père Joseph-Marie dans La Petite Poule d'Eau(2) et l'abbé Marchand dans Alexandre Chénevert(3). Les deux prêtres occupent une place privilégiée dans l'un et l'autre roman. A partir d'eux, on est en mesure de déduire quelques principes de base qui marquent l'idéal religieux de Gabrielle Roy. Les autres hommes d'Eglise tels le père Le Bonniéc dans La montagne secrète(4), le père Eugène et le révérend Paterson dans La rivière sans repos(5) et tous ceux qui apparaissent dans les pages des récits et qui ont un rôle significatif, complètent l'essentiel du répertoire.

Nous essayerons d'entreprendre l'analyse de ces personnages en respectant une certaine chronologie. Nous choisissons celle de l'édition des récits et des romans en étant conscient toutefois que les textes se sont

construits à partir d'expériences vécues indépendamment de l'ordre chronologique d'édition. Certains textes ont été publiés trente ans après leur création. Cependant, il importe d'attacher une certaine importance aux dates, aussi arbitraire soit-elle, puisqu'un des buts de la thèse est de démontrer l'avant-gardisme chrétien de Gabrielle Roy sur ses contemporains (voir Bibliographie). La principale substance de sa conception religieuse se trouve dans ses romans d'avant 1955, bien avant les effets de la Révolution Tranquille sur le comportement religieux du Canada-français.

Il est tentant de s'accrocher au réalisme historique du récit plutôt qu'au seul produit de l'imagination. D'où certains écarts, par exemple, dans Bonheur d'occasion qui n'est pas un documentaire. Gérard Bessette dans Une littérature en ébullition(6) insiste sur le danger qu'a eu la critique montréalaise à comparer le cadre réel où se déroule l'action avec la fiction du roman. Néanmoins, nous ne pouvons, non plus, faire abstraction totale de la nature de celle qui conçoit l'oeuvre. L'originalité de son oeuvre est basée incontestablement sur le mélange de la réalité et de l'imagination.

Bonheur d'occasion est édité en 1945. Le texte raconte les quelques épisodes d'une famille de Saint-Henri, quartier ouvrier de l'ouest de Montréal, en pleine époque de la conscription volontaire. L'absence

de prêtres et de religieux dans le roman surprend étrangement n'importe quel lecteur familier avec la dimension culturelle de ce quartier. On peut cependant dégager, dans cette absence volontaire de prêtres toute une perception de la religion d'un milieu où la pauvreté et l'aliénation sont à la remorque des regrets et des rêves des individus. Nul doute que le curé est présent dans chacune des multiples paroisses de ce quartier ouvrier de Montréal (les paroisses Saint-Henri des tanneries, Saint-Thomas-d'Aquin, Sainte-Cunégonde, Saint-Zotique, Sainte-Elisabeth du Portugal).

L'instruction des garçons appartient à la communauté des frères dans leur collège, et les religieuses dans leur couvent dispensent l'enseignement ménager aux jeunes filles du quartier (Frères des écoles chrétiennes, les soeurs de Sainte-Anne). Les rapports qu'ils entretiennent avec les petites gens sans fortune mais orgueilleux dans leur misère, ne sont aucunement comparables avec ceux des quartiers voisins beaucoup mieux nantis.

L'influence du curé est quasi-inexistante sur une famille comme les Lacasse. Les curés ont perdu contrôle sur les nombreuses familles populeuses qui ont dû désertier la ferme familiale, dont les ressources ne suffisaient plus à combler les besoins. De plus, ils perdent la mainmise sur les ouailles comme ils le faisaient, à cette époque, à l'extérieur de la métropole. L'Eglise dont l'autorité est depuis longtemps incontestée,

ne peut plus atteindre le coeur de ces "immigrants" désemparés, déracinés, démunis d'instruction, en exigeant d'eux "les devoirs chrétiens". La misère de la ville engloutit les familles Lacasse. Elles sont nombreuses. Sans répit, elles consacrent leurs espoirs à anéantir la misère matérielle qui s'abat sur elles. Mais en même temps, elles sont conscientes d'un environnement qui leur étale le rêve du luxe. Pour toutes ces raisons, elles échappent à la bienveillance du clergé.

Dans les quartiers plus riches de Montréal (en dehors de Saint-Henri et de Pointe Saint-Charles où réside la dompe d'Alphonse), l'influence des cléricaux sur la population revêt une importance considérable. Les communautés laïques s'organisent autour du curé et les activités paroissiales se planifient au presbytère. Cela se pratique aussi à Saint-Henri, mais à une échelle beaucoup plus restreinte. Il y existe sans doute une petite bourgeoisie locale qui met à profit une imagination appropriée: de petits entrepreneurs comme les Lachance, des commerçants comme les Latour. Ils accèdent plus facilement que les autres, à l'organisation de la vie paroissiale. Le dimanche, l'église est une place publique où s'articulent, sur le parvis, les rencontres, les amitiés, mais aussi les hostilités dues à la compétition. Le succès de l'un, les échecs de l'autre se dévoilent aux yeux de la petite société. Les familles démunies doivent

fuir à grand pas ces lieux de papotages. Ce n'est pas à la grand-messe de 10 heures, nous supposons, à chaque dimanche, que les Lacasse vont exercer leurs devoirs de chrétien mais plutôt à celle de sept heures, à l'abris des regards qui jugent leur misère.

L'aisance matérielle et la religion "organisée" vont de pair dans bien des points de vue. Le phénomène se perçoit particulièrement dans les districts de la ville où l'économie semble plus florissante. Les paroisses se construisent et vivent des dons des paroissiens (la quête du dimanche) et les communautés religieuses vivent surtout des dots qu'amènent leurs recrues. On peut penser que ce n'est pas dans un quartier comme Saint-Henri où les habitants arrivent à peine à survivre, que les quêtes du dimanche surviennent aisément aux charges d'une paroisse. Comment pourrait-on encore expliquer dans Bonheur d'occasion cette absence de relation entre les gens d'Eglise et la famille Lacasse?

Pourtant la présence de l'Eglise est là dans le roman, mais une Eglise exclusivement de nature matérielle. Le métier de Monsieur Létourneau est de vendre des habits d'Eglise, du vin de messe, des objets de culte. On le décrit comme un fonctionnaire de l'Eglise. Il se déguise en prêtre; il revêt la chasuble pour accueillir sa clientèle. Son statut économique reflète une meilleure

situation sociale que les Lacasse. On soupçonne le personnage assez aisé financièrement, à la mesure d'une certaine bourgeoisie locale (y a-t-il un rapport avec son métier de vendeur d'objets de culte et sa réussite matérielle?) Il accède sans doute plus facilement que d'autres à des relations privilégiées avec les hommes d'Eglise. On nous présente ici une des facettes d'une institution bien implantée, caractérisée par un "establishment", considérablement éloignée des valeurs évangéliques. N'est-ce pas une façon intéressante d'illustrer la présence d'une Eglise superficielle et élitiste dans ce quartier de Saint-Henri?

Marchand d'objets de piété, d'ornements et de vin eucharistique, il avait au service des prélats et de curés de province acquis une onction de la parole, une lenteur de débit et des gestes amples, bénins, mesurés, comme s'il soulevait à chaque mouvement des bras une lourde étoffe précieuse.(7)

Après la nuit de danse chez Emmanuel, tous vont à la première messe du dimanche matin accomplir un devoir instinctif. Florentine, dans sa prière, marchande ses dévotions pour une simple rencontre avec Jean Lévesque. Plus tard, Rose-Anna dans sa promenade coutumière, à la recherche d'un logis, entre, en guise de repos, dans une église.

Elle pensa: <Il faut prier, je suis dans l'église>.(8)

Si l'église n'avait pas été sur son chemin, Rose-Anna aurait-elle fait la démarche d'aller prier? Sa prière, sans être le marchandage de Florentine n'en est pas moins un état de compte des misères que le ciel lui envoie.

Elle aborda le côté matériel sans trop se presser, car il lui apparut qu'une certaine adresse était peut-être aussi nécessaire dans la prière que dans toute autre requête.(9)

La foi de la petite Yvonne pourrait illustrer une certaine forme de mysticisme. Mais cela ne tient qu'au mesquin chantage de la religieuse qui brandit l'image du coeur transpercé du Christ. Tous les moyens sont bons pour aviver la foi des enfants et solliciter leur enthousiasme au recrutement. Le procédé est efficace. Yvonne veut devenir soeur.

Il semble que les personnages de ce roman sont tellement isolés dans leur misère, dans la médiocrité de leur vécu où ils sont acculés à la survie matérielle, qu'ils sont presque incapables de sentiments religieux. C'est peut-être pour cela que Gabrielle Roy s'abstient d'y faire vivre des religieux. Elle ne fait pas vivre, dans ce roman, des personnages religieux influents comme dans La Petite Poule d'Eau ou encore comme dans La rivière sans repos où, même minime, le rôle d'un prêtre fait

partie de la vie courante, ce rôle si souvent relié à la misère des gens mais aussi, à l'élévation de leur âme.

L'absence de religieux actifs dans le roman ne peut pas s'expliquer uniquement par considération des mœurs du quartier selon la seule perspective de "la matérialité". Rose-Anna, femme de devoir, symbole même du fatal devoir, aurait besoin plus que toute autre personne, de l'appui du prêtre-conseiller tenant plus ou moins le rôle de travailleur social aujourd'hui. Que lui dit-il lorsqu'elle se confesse, et on suppose qu'elle doit le faire régulièrement? Le conseil d'un homme d'Eglise peut-il la toucher? La misère morale dans laquelle elle vit, l'éloigne-t-elle du soulagement que la foi procure? La réalité "quotidienne" dans laquelle sont enfouies toutes les forces vives de Rose-Anna surgit au détriment d'une paix intérieure.

Dans Bonheur d'occasion, on s'abstient de faire intervenir le prêtre comme dans les autres récits parce qu'il se sent impuissant contre le type d'aliénation relié à la misère de la ville. Sans attribuer à l'auteure des sentiments cachés à l'égard du clergé qui évoluent dans le milieu du roman, son silence est assez éloquent sur l'impuissance de l'Eglise dans un contexte socio-économique semblable. Les hommes et les femmes de ce roman vivent leur misère solitairement, jusqu'au bout,

sans l'aide de personne. L'absence des gens d'Eglise en est une simple justification. L'auteure néglige intentionnellement de faire passer un message personnel en rapport avec la révolte de sa jeunesse. C'est pourquoi la trame de la fiction ne coïncide pas avec une partie de son vécu comme on peut le voir de façon plus explicite dans d'autres récits.

Le soin apporté à la perspective sociologique du milieu urbain dans Bonheur d'occasion s'éloigne des préoccupations religieuses de l'auteure. L'intimité que le sentiment religieux exige ne convient pas au roman, si nous admettons que la vie religieuse de Saint-Henri n'a aucune référence pertinente sur la vie de l'auteure. On ne nie pas, toutefois, que certains personnages du roman soient associés, de près ou de loin, à des personnes réelles comme Rose-Anna à Mélina, la mère de Gabrielle, et Emmanuel qui est dans une certaine mesure le "porte-parole" de l'auteure. Il n'en reste pas moins, rappelons-le, que l'idéal religieux s'efface du roman parce que ce n'y était pas opportun. (10)

Avec La Petite Poule d'Eau on touche une dimension qui semble plus personnelle. L'histoire se passe au Manitoba. Le récit est basé sur une époque où l'auteure (le rôle de mademoiselle Côté épouserait-il sa personnalité?)(11) a enseigné pendant quelques semaines

dans un endroit similaire. Le roman épouse davantage la biographie de l'auteure. Il nous est peut-être plus légitime de considérer comme siennes les valeurs que l'auteure attribue à ses personnages.

Tout le troisième chapitre du roman est consacré à la personnalité du père Joseph-Marie, capucin de Toutes-Aides. Il est inutile d'insister sur la pertinence de ces pages. Elles ravivent, amplement, les attentes idéales de l'auteure vis à vis du personnage religieux. Voir en ce prêtre les qualités humaines décrites, c'est insérer un profond regard sur la dimension mystique de l'auteure.

Le personnage embrasse dès les premières lignes une des plus grandes valeurs d'anticipation qu'a eue Gabrielle Roy sur ses contemporains: l'oecuménisme. Le père Joseph-Marie parle une quantité exceptionnelle de langues.

Le père Joseph-Marie lorsqu'il arriva parlait une bonne dizaine de langues.(12)

C'est tout à fait phénoménal pour un homme. Il faut y voir là deux significations. La première consiste à créer un protagoniste à la mesure de l'idéal du roman: un super missionnaire. L'utopie de La Petite Poule d'Eau absorbe le capucin dans l'intégrité du roman

qui consiste à faire vivre un monde dont la bonté transcende la quotidienne bataille de la création. L'autre signification serait une illustration volontaire d'un prêtre modèle qui serait l'unificateur de la tour de Babel que représente cette amalgame d'ethnies qui peuplent ce coin du monde. Il y là un besoin de l'auteure à créer un homme d'Eglise différent de ceux qu'elle a connus dans sa jeunesse et qui contribuaient à l'image négative de sa perception religieuse.

Je n'étais pas encore tout à fait revenue à la foi de ma jeunesse dont m'avait éloignée, à ce que je croyais, une église autoritaire, injuste et bornée.(13)

Cependant, les deux aspects ne se contredisent pas. C'est tout simplement une mise en garde contre la facilité que suggère la critique d'uniformiser tout ce roman au simple bonheur parfait. Si, au départ, le père incarne l'image d'un phénomène parce qu'il parle plusieurs langues et aussi que ses origines reflètent la diversité culturelle de l'humanité, c'est dans la simplicité de la passion humaine que l'homme-pasteur évolue. Il n'est pas la perfection. Cela transgresserait l'humilité nécessaire à l'amour que dégage l'essentiel de l'oeuvre.

Vers ce temps-ci, toujours avide de converser avec les gens qu'il rencontrait, qu'ils fussent ses paroissiens ou non, le père Joseph-Marie

enfouissait dans une poche de sa robe, au départ de ses voyages, un lexique de mots sauteux arrangé par un oblat de ses amis.(14)

Le missionnaire a besoin de son petit lexique afin de communiquer davantage et mieux avec son monde. Il est "avide" de converser avec le premier passant qui se trouve sur son chemin. La générosité du capucin commence par cette ouverture sur le monde qu'incite le pouvoir de "communier" à la manière anticipée des mouvements charismatiques des années 70. "Parler en langue" était la manifestation la plus intense de la rencontre. Le père Joseph-Marie, à sa manière, est l'image du Christ autour duquel se rassemblent toutes les variétés humaines de la création. L'auteure prend bien soin de ne pas en faire un saint. En plus de son grand pouvoir de transmettre verbalement son message chrétien, elle lui prête des goûts, des passions, tout à fait compatibles avec cette ouverture oecuménique qu'elle suggère.

Des prêtres se contentent de servir Dieu en demeurant tranquillement dans leur église. D'autres portent grand soin à entretenir ou embellir la nef qui leur sert de refuge à la prière. D'autres, encore, cultivent le jardin qui nourrit la communauté. Le père Joseph-Marie, quant à lui, tout en respectant la façon qu'ont ses homologues religieux de témoigner leur foi, choisit de voyager. Le voyage, pour Gabrielle Roy, est une

des principales façons d'édifier l'oecuménisme. (30 ans après ce roman, Jean-Paul II parcourt le monde, au rassemblement des nations). Nous pensons même que l'auteure y voit l'essentiel de la rencontre entre les hommes et Dieu.

Le père Joseph-Marie n'avait pas encore remarqué que, de l'amour des hommes et de Dieu, il connaissait surtout l'élan et l'allégresse lorsque, tel le Sauveur lui-même, il prenait la route. (15)

En rapport avec le besoin de voyager et d'observer la création, nous verrons particulièrement dans le dernier chapitre de cette étude, jusqu'à quel point l'auteure dans son idéal spirituel, s'identifie au père Joseph-Marie. Le modèle de prêtre prend toute sa valeur spirituelle dans sa personnalité humaniste, enrichie de son humilité à reconnaître en lui les mêmes passions que ses "enfants". C'est un moyen, pour l'auteure, de compenser l'aberration de la condescendance des hommes d'église de son enfance. (16)

On apprécie l'anecdote où le capucin utilise toute sa ruse afin d'inciter son chauffeur Isaac, le Juif, à lui offrir un billet de banque en guise de don pour Saint-Joseph. (17) Il y a là toute une psychologie de la perception. Le père est conscient de la nature de son interlocuteur qui, à son tour, est très conscient aussi de l'attitude quémandeuse des gens d'Eglise. Les deux

protagonistes sont complètement impliqués dans cette "bataille des nerfs" engagés dans leurs sentiments respectifs. On voit le même acharnement à rendre la justice aux ignorants trappeurs qui se laissent bernés par l'avidité du marchand Bessette.(18) Le père Joseph-Marie se laisse prendre au jeu de l'appât du gain lors de la négociation entre lui et l'acheteur de Toronto pour obtenir le meilleur prix pour ses fourrures. De la même façon, il compose toute une série de scénarios pour acquérir l'harmonium qui ferait l'orgueil de sa mission.

On y voit, là, l'aspect humain de la compétition. Sans plus de méchanceté, il se moque, avec un brin d'ironie, de Bessette qui souffre de lui donner le chèque qui, en d'autres temps, lui aurait appartenu. Le père Joseph-Marie sait ce que c'est que la vengeance, sait ce que c'est que de gagner un montant d'argent.

Dans une optique plus intime, lorsqu'il devient sage-femme, le monde de la sexualité et de la souffrance physique s'ouvre au prêtre qui grandit dans l'amour des hommes.

Il était tranquille en son âme depuis le moment où il avait porté auprès de Christina le petit enfant qu'il avait contraint à respirer, réchauffé, puis emmaillotté. La douleur du monde restait pour lui intacte, toujours indéchiffrable; mais de même la joie et l'amour.(19)

L'auteure effleure subtilement la sexualité du prêtre. En accomplissant son ministère le prêtre reste envahi par un sentiment profondément humain.

Sans famille, sans enfants, sans épouse, le capucin sentait vibrer en lui la nostalgie de la paternité. Le goût lui venait d'allonger la main, de toucher du bout des doigts la joue fraîche de Luzina en une furtive caresse de père à son enfant.(20)

Il est difficile pour lui de blâmer Hippolyte, le mari de Luzina, pour sa contribution excessive au peuplement de la patrie, lorsqu'il réfléchit sur le don de la sexualité de Dieu à l'homme et en même temps du sacrifice que doit faire l'homme pour s'abstenir.

Il abaissa un regard plein de compassion vers Hippolyte. Il lui sembla que c'était Hippolyte, après tout, qui en avait le plus besoin.(21)

Le capucin est de plus sensible à la musique. Dans l'église, l'Ave Maria de Schubert le porte à l'allégresse. A la rencontre ukrainienne, le "doux chant du mûrier" le ravit. Dans les soirées de réjouissance, son bonheur est de constater que ses gens dansent au son du violon et que même s'ils sont enfumés par la boucanne, dévorés par les moustiques, ils sont heureux.

De toute évidence, reconnaître en cet homme tant de dispositions à sentir son prochain, pourrait contribuer légèrement à l'éloigner d'un certain mysticisme. Mais c'est là le tour de force de l'auteure. Elle a su associer mysticisme et pragmatisme. L'homme module son rôle de prêtre ou de laïc à travers son quotidien. Il possède toute sa lucidité coutumière à vivre physiquement. Il possède également la capacité de s'enivrer à même la création qui devient l'instrument par excellence de l'essentiel: celui de l'amour chrétien.

Ce vieux prêche de l'amour qu'il prêchait d'un bout à l'autre du pays des lacs, tout lui était bon pour le rafraîchir, le garder vivant. Le dévouement maternel, voire la tendresse des bêtes envers leurs petits, les relations de famille, la nature, la forêt, les arbres, les fleurs et les abeilles étaient utilisés.(22)

Le père Joseph-Marie, pour toutes ces raisons, personnifie l'image idéale que se fait l'auteure du prêtre des années 55. Emotif, compréhensif, ce prêtre réhabilite tous ceux qui aveuglément ou par convictions personnelles ou par devoir, ont empêché pendant longtemps des chrétiens de s'épanouir en faisant miroiter le spectre du péché. Ce chapitre de La Petite Poule d'Eau ne prête jamais allusion à l'Eglise bornée et omniprésente que Gabrielle Roy a connue du temps de sa jeunesse. Bien au contraire, l'amitié, l'amour, la compréhension, l'entraide

caractérisent le comportement du prêtre missionnaire. Il ennoblit sa mission apostolique en accord avec le véritable christianisme de l'Évangile.

Si l'utopie de La Petite Poule d'Eau convient parfaitement à la personnalité du père Joseph-Marie, le réalisme recherché dans Alexandre Chenevert n'en convient pas moins à l'abbé Marchand. La différence fondamentale de philosophie entre les deux romans ajoute une dimension nouvelle au rôle idéal que pourrait avoir le prêtre dans le cadre de son ministère. D'abord il y a le fait que Alexandre Chenevert se déroule dans le cadre d'une grande ville à l'opposé de La Petite Poule d'Eau où la majeure partie du récit se passe à la campagne. Les antagonistes Luzina et Alexandre autour desquels gravitent les personnages religieux offrent des aspects tout à fait singuliers quant à leur personnalité, leur culture, leur niveau intellectuel et leur cheminement intérieur. Dans La Petite Poule d'Eau les êtres "sont non modifiables", ils existent tels quels et l'auteure ne fait que dessiner le tableau où ils prennent place. Les personnages n'évoluent pas ou peu, ne changent singulièrement pas de comportement. Au départ, ils sont fixés dans leur bonheur et le roman est un témoignage comparable à la toile du peintre. C'est pourquoi dans cette perspective d'idéal, le

père Joseph-Marie nous est offert dans son "état" immuable comme tous les autres personnages du récit.

Dans Bonheur d'occasion aussi les nombreux personnages sont plutôt statiques. Ils ont déjà acquis leur niveau de "perfection" avant même que le roman existe. La bonté du père Joseph-Marie lui appartient avant que débute la fiction. Peut-être pouvons-nous voir là une des raisons majeures qui expliquent que dans ces deux premiers romans les personnages voyagent autant afin de suppléer au statisme intérieur des individus. François Ricard attribue, de préférence, à La Petite Poule d'Eau cet état de non-évolution des personnages.(23) Cependant, à notre avis cela s'applique aussi à Bonheur d'occasion, car la pluralité des tableaux fixés dans un court laps de temps se compare à la structure multidirectionnelle de La Petite Poule d'Eau.

A première vue, dans Alexandre Chenevert, l'abbé Marchand n'attire pas la sympathie du lecteur comme le fait le père Joseph-Marie du roman précédent. Mais cela aussi est dans la logique du roman car les personnages ne sont pas gratuitement sympathiques. Même Alexandre nous est présenté, au tout début, comme un bonhomme de caractère désagréable, problématique, mal dans sa peau... Ce roman ne possède pas le caractère utopique du tableau de La Petite Poule d'Eau. Bien au contraire, la trame du

roman est celle de l'évolution psychologique des personnages qui vont changer quelque chose à leur façon de penser et à leur façon de se comporter. L'abbé Marchand évolue dans le même sens que celui du roman.

La nature différente des deux romans, c'est-à-dire l'utopie d'une part et le réalisme d'autre part, pris comme supports de chaque fiction englobe logiquement la nature des personnages qui s'adaptent au procédé littéraire. Donc il existe deux moyens très différents, pour l'auteure, d'exposer sa philosophie et sa conception du prêtre dans le cadre du christianisme.

L'amour est chose accomplie dans La Petite Poule d'Eau. Ce n'est pas le cas dans Alexandre Chenevert. Cela sera le résultat d'une recherche profonde basée sur l'individu qui trouve à travers sa souffrance le sentiment de l'amour. L'art de Gabrielle Roy, dans ce roman, amène le lecteur à changer d'avis sur la perception des êtres exactement au rythme des personnages qui se transforment. C'est dans cette perspective que nous devons regarder l'abbé Marchand. C'est à dire dans celle de l'évolution. Si les prouesses du père Joseph-Marie sont compatibles avec celles de Luzina, le "fonctionnarisme" de l'abbé Marchand l'est tout autant que celui de l'Alexandre des premiers chapitres.

Dans Alexandre Chenevert, l'oeuvre est centrée sur un seul protagoniste comparativement à une foule d'autres dans les oeuvres antérieures. L'homme est rongé par l'insomnie, le devoir à la maison comme au travail, la fatigue, les manies, surtout les manies, les habitudes de vieux garçon. Il supporte sur ses épaules, tel Atlas, les problèmes sociaux qui affectent le monde. Il s'en fait des cas de conscience. L'antipathie naturelle qu'on peut partager pour le souffre-douleur fait place, graduellement, à une transformation doucement soignée de l'homme. A la fin de sa vie, Alexandre transcende son propre destin vers celui de l'humanité. Il va beaucoup plus loin que l'acceptation de sa mort. Il atteint une espèce de sérénité et de satisfaction d'avoir posé non seulement les problèmes de l'homme mais encore ceux de sa propre continuité.

C'est dans cette foulée que le rôle de l'abbé Marchand se situe. L'auteure y consacre la troisième et ultime partie du roman. Le personnage partage plusieurs traits de caractère avec Alexandre. L'un est fonctionnaire dans une banque, l'autre est un fonctionnaire d'Eglise. (Les deux institutions sont solidement implantées dans la culture canadienne-française). Le souci du devoir, résultat d'une éducation consacrée au sens de la responsabilité et,

surtout, de l'honnêteté au travail, les rassemble particulièrement. Le même devoir leur confère une espèce de sécurité contre le troublant destin. Les principes, la méthode et la routine appartiennent donc à tous deux. Comme on peut s'y attendre, l'approche de l'abbé Marchand vers Alexandre repose sur l'expérience et les habitudes comparables à celles d'un caissier vers son client. En parlant de l'abbé Marchand l'auteure le décrit en ces termes:

Pour l'obtenir la résignation, et comme les circonstances pressaient, il avait mis sur pied un système d'attaques en quelques points qui ne variaient pas énormément d'un cas à l'autre (...)

Premièrement...Deuxièmement...ensuite(24)

Qu'on se rappelle les premiers chapitres, plus précisément le deuxième chapitre où l'auteure esquisse la routine d'Alexandre dans ces mots:

A neuf heures moins vingt exactement, on voyait entrer à la succursale de la Banque d'Economie de la Cité et de l'Ile de Montréal un homme bref.....Dès le seuil....(25)

Les rapports entre les deux hommes "de principe" sont accentués par l'utilisation dans le texte, d'une terminologie attribuée à la comptabilité. Pour représenter l'abbé Marchand, l'auteure lui attribue un nom on ne peut plus éloquent; mais encore, des mots comme

"monnaie", "coûteuse" utilisés pour décrire le prêtre au travail, complètent l'effet onomastique:

Convaincu par ailleurs que la douleur est la monnaie de toute félicité, comment l'abbé Marchand ne l'aurait-il pas trouvée peu coûteuse au fond?(26)

On se rend compte que, dans une certaine mesure, l'abbé Marchand devient une espèce de miroir moral de la personnalité d'Alexandre. L'image qui nous est renvoyée par l'un ou l'autre personnage incite à la prise de conscience; surtout au dénouement final de la vie d'Alexandre. De même l'abbé Marchand subit l'image-retour d'Alexandre, qui provoque un profond bouleversement dans sa foi. C'est de cette façon que les deux personnages se complètent. Chacun à leur tour, ils représentent les facettes d'un même être qui questionne l'existence.

Gabrielle Roy profite du personnage religieux pour broser un tableau assez sombre des attitudes déplorables que les hommes d'Eglise ont souvent eues par le passé (relativement récent). Il s'agit d'une certaine époque dominée par l'endoctrinement puritain d'un clergé plus soucieux de manifester son ascendance sur les êtres que de soulager leurs profondes inquiétudes. Il faut toujours se rappeler que la mainmise du clergé sur la vie, sur le quotidien des gens, caractérise le

comportement religieux du peuple canadien-français d'avant les années 60. Un clergé intransigeant, condescendant et incontesté. Dans La détresse et l'enchantement, Gabrielle Roy reconnaît l'amertume qu'elle a développée à l'égard de l'Eglise, au cours de sa vie manitobaine, durant la période antérieure à son voyage en Europe .

Un moment plus tard, maman me parla encore. Elle me demanda d'une voix de nouveau un peu tendue: - Veux-tu, demain matin, ce matin plutôt, nous irons à la messe, prier ensemble pour que réussissent tes projets?

Je demeurai muette. J'aurais dû m'attendre à cette prière de sa part. Depuis quelques années, sans qu'il en soit jamais ouvertement question entre nous, je m'étais peu à peu éloignée de la pratique religieuse, en révolte, à la fin, contre un esprit qui voyait le mal partout, réclamait pour lui seul la possession de la vérité et nous eût tenus à l'écart, s'il l'avait pu, de tout échange avec la généreuse disparité humaine. (27)

Regardons l'abbé Marchand sous cet angle. Voyons-le comme celui qui catalyse de par sa personnalité et dans sa culture de prêtre, les motifs de la révolte de la jeune Gabrielle, qui indirectement deviennent aussi ceux d'Alexandre. Oui, le mal, il le voit partout chez les hommes. Il tient l'homme responsable du mal. L'auteure ne dit-elle pas en parlant de l'abbé ? :

Dans ce drame qu'est la vie entre les hommes et Dieu, il soutenait naturellement Dieu; aux hommes il donnait tous les torts. (28)

Comme si le mal n'appartenait qu'aux hommes!
 Avec quelle assurance, avec quelle puissance dogmatique le
 prêtre réagit quand Alexandre doute de la bonté de Dieu,
 il s'élance:

Comment osez-vous dire une chose pareille!
 Pauvre ami, il n'y a pas de doute : Dieu vous
 aime....Il faut aimer Dieu ; c'est le premier
 des commandements. Allons, cessez de vous
 tracasser. Il suffit de penser, de dire : < Mon
 Dieu, je vous aime...>(29)

Gabrielle Roy dénonce le prêtre
 condescendant, le possesseur de la vérité, que le doute
 n'atteint pas parce qu'il se sent investi de la grâce de
 la vocation. Que ses paroles restent vides en présence
 d'un homme qui questionne la vérité de sa destinée!

Gabrielle Roy mentionne dans La détresse et
 l'enchantement, une idée maîtresse de sa philosophie,
 qu'elle a conçue durant les années manitobaines: celle de
 la généreuse disparité des hommes. N'est-ce pas le motif
 primordial de cette vision de la vie pour qui l'auteure
 apporte un message avant-gardiste de l'oecuménisme des
 années 70? Un simple homme comme Alexandre, parmi tant
 d'autres, contribue à la rédemption de ses égaux en
 cherchant la réponse à l'injustice, à la souffrance, à
 l'inquiétude, à la mort, toutes ces questions qui
 angoissent l'individu. Le prêtre, de son côté, ne
 manifeste pas autant d'intérêt à soulager la

misère morale qu'habite l'homme. Lui qui a peine à souffrir la mauvaise haleine du malade considère la douleur monotone parce qu'elle est la même chez tous les hommes et qu'elle est le prix à payer pour gagner le ciel.

Convaincu par ailleurs que la douleur est la monnaie de toute félicité...(30)

Gabrielle Roy dénonce cette mesquinerie. L'abbé Marchand subit les affres d'un système depuis longtemps invulnérable. Le langage des chiffres, des mesures convient à décrire l'absence de sentiment qui place le prêtre au-dessus de la douleur.

La sexualité est un autre sujet délicat que les prêtres ont souvent traité sans trop d'égard à la condition humaine. La chair et tout ce qui s'y rapporte ont été longtemps réprimés par le clergé. Beaucoup de prêtres ont profité du pouvoir que l'Eglise leur confère pour réprimer la supposée faiblesse de l'homme face au besoin sexuel. Mais en même temps plusieurs hommes d'Eglise ressentaient ce "défaut" d'être comme tous les hommes. Certains prêtres en faisaient, par dépit, leur centre d'intérêt et en profitaient pour intimider et imposer des restrictions à leurs fidèles. Les péchés de la chair deviennent les plus importants, les plus mortels au détriment de l'homme humilié dans sa nature. L'abbé

Marchand ne fait pas exception à ceux qui s'intéressent particulièrement à ce péché.

Aux fautes contre la charité, il trouvait des justifications dans la nature de l'homme et aussi dans l'organisation de la société. Comment être doux, totalement juste et honnête! C'était surtout les péchés imputables à la chair qu'il guettait.(31)

Comment alors peut-il comprendre le sentiment d'amour entre un homme et une femme? L'humiliation que ressent Alexandre en confession sur ses rapports amoureux rejoint-elle le malaise que l'auteure a ressenti dans sa jeunesse lorsque les simples rencontres entre garçons et filles suscitaient des inquiétudes chez le curé? Les inquiétudes paraissaient encore plus grandes si les jeunes étaient de confession différente.

Je retrouve encore dans mes souvenirs les bouts de prêche de ce temps -là, presque constamment ronchonners, la plage étant présentée comme un endroit maudit, la danse, une abomination - surtout la valse lente de mes vingt ans - les longues fréquentations, un péril mortel, particulièrement celles entre les <<nôtres>> et les <<autres>>, menant à des mariages mixtes, la plus grave des calamités.(32)

Il n'y a pas seulement que la révolte contre une institution qui occupe le champ de réflexion de l'auteure. Elle consacre aux questions d'ordre existentiel une audace et une franchise qui surprennent à l'époque où

Alexandre Chenevert a été édité. En effet, exposer le problème de la souffrance à un public encore soumis à l'intransigeance de l'Eglise exigeait une bonne dose de tact et de psychologie. Le troisième chapitre d'Alexandre Chenevert emprunte à son auteure l'intensité dramatique que dégage la crise de foi de l'âge adulte. Il faut voir dans Alexandre Chenevert, une recherche soutenue de la vérité sur la destinée de l'homme, sur les objectifs de la création, sur la nature de Dieu. Les thèmes sont énoncés clairement. Il est difficile de n'y voir que les éléments d'une simple fiction.

Le dialogue entre le prêtre et Alexandre agonisant témoigne d'une réflexion fort intime sur l'existence de Dieu, sur sa bonté. Le texte dégage des doutes par l'entremise d'Alexandre qui peuvent convaincre par son réalisme, n'importe quel chrétien qui n'a pas peur de mettre son salut en jeu. La désarmante sincérité d'Alexandre trouble la paix du prêtre quand il lui dit à propos de Dieu: " Il ne m'aime pas "(33). Gabrielle Roy remet en question le pouvoir absolu de Dieu qui aurait pu éviter dans sa création le triste sort de la souffrance.

Hélas! parce qu'il était Dieu justement, la passion du Christ n'avait pas ému complètement Alexandre.(34)

L'aumônier n'a que des paroles sur mesure à offrir en guise de réponses qui dénotent assez clairement la grandeur et la naïveté de sa foi.

Il faut aimer Dieu; c'est le premier des commandements.(35)

Romain Légaré, O.M.I., dans la revue Culture, ne faisait voir en l'abbé Marchand qu'un prêtre qui "accomplit auprès des malades un travail discret mais combien efficace! surtout à l'heure de la mort; il sait leur parler de la justice de Dieu, mais aussi de son amour infini, de sa miséricorde sans limite".(36) On a bien vu justement que Gabrielle Roy n'a pas aveuglément inventé un abbé Marchand dépouillé de toute faiblesse et de tout reproche. Elle n'en fait pas moins un homme utile, réconfortant à sa manière et surtout converti par l'humilité et le doute que provoque la réponse d'Alexandre à la souffrance. Cette réponse ne vient pas du prêtre comme on aurait pu s'y attendre mais plutôt de l'homme qui délire dans son agonie:

-Dieu va plus loin que nous autres. C'est lui qui a inventé de faire souffrir...Il s'y connaît encore mieux que nous autres...personne n'a encore été aussi loin que lui...Curieux! Curieux!...Même les Nazis...
Et alors le prêtre avoua:
-Je ne sais pas ce que cela signifie...mais vous, vous le saurez bientôt..Ayez

confiance..C'est vous qui allez connaître la réponse.(37)

Il est vrai que l'abbé Marchand sert, d'une certaine façon, de bouc émissaire. On lui fait supporter le poids de toute une période de remise en question sur le comportement des hommes d'Eglise. Il n'en reste pas moins que l'auteure ne déprécie jamais les valeurs chrétiennes fondamentales que l'abbé Marchand campe. Il remplit son rôle d'aumônier depuis longtemps. Les hommes comme Alexandre sont rares. Peu se posent les questions qui ajoutent aux tourments des souffrances. En cela l'apport du prêtre aussi technique soit-il ne peut pas faire de mal.

Les laïcs auront à dire sur la souffrance plus que les hommes d'Eglise. Dans le troisième chapitre, nous verrons sur quoi débouche la souffrance de l'homme et comment elle contribue à développer chez l'être humain le sentiment d'espérance.

Poursuivons notre étude avec la personnalité du missionnaire Le Bonniec dans La montagne secrète. L'auteure lui confie une tout autre responsabilité que celle accordée à l'abbé Marchand. Le procès des 'anomalies' qu'intente l'auteure à l'attitude du clergé de son temps, est révolu. On étudiera plus loin en détail les coïncidences remarquables sur les réflexions

métaphysiques de Pierre Cadourai et celles de l'auteure. Pour le moment, il est difficile de ne pas en tenir compte. Il faut voir dans les réflexions de l'antagoniste du roman en rapport avec le père Le Bonniec des similitudes avec l'artiste écrivain. La relation entre les deux personnages converge vers une dimension tout autre que religieuse mais tout aussi mystique. L'abbé Marchand a contribué directement ou indirectement à une transformation spirituelle chez Alexandre. Le père Le Bonniec a modifié, quant à lui, et c'est un coup de théâtre dans le roman, le cours de l'existence de l'artiste peintre. Ajouté au support moral, le prêtre parvient à pousser suffisamment le peintre à continuer et à approfondir son oeuvre. Cela lui permettra de satisfaire sa quête d'absolu. Contrairement à l'abbé Marchand qui croit peu aux hommes, le missionnaire breton démontre généreusement beaucoup d'émotivité pour la création artistique.

Quelle attirance mystérieuse, extraordinaire que celle des inconnus sur une âme d'artiste! Il me semble la comprendre; oui, je la devine; ce doit être celle de Dieu sur nos pauvres âmes.(38)

Pourquoi le père Le Bonniec nous est-il décrit de façon si sympathique, un peu à la manière du missionnaire Joseph-Marie de La Petite Poule d'Eau? Ils partagent de nombreux traits en commun: étrangers,

européens, missionnaires en perpétuel déplacement, très conscients de leurs faiblesses d'homme, compréhensifs envers les hommes, rayonnant de chaleur dans un pays si dur, si froid. L'auteure porte grand soin à équilibrer ses impressions sur l'attitude des prêtres en attribuant à ses missionnaires une ouverture d'esprit qui compense l'étroitesse des autres. Elle a choisi délibérément d'attacher à ses prêtres voyageurs une personnalité beaucoup plus positive. Elle croit davantage au missionnaire qui se déplace vers ses ouailles comparativement à l'aumônier Marchand, ancré dans son hôpital, ankylosé par la monotonie de ses fonctions. Elle est plus conciliante à l'ouverture des hommes d'église qui oeuvrent en terre éloignée. Ces missionnaires étrangers sont généreux de leur temps. Elle reconnaît en Le Bonniec, parce qu'il est sensible, un homme de culture. Sa vocation prolonge avec celle de l'artiste la raison d'être de la création.

Mais voici qu'à la vue d'un petit tableau de l'été, son cœur crevait de douceur; il prenait conscience de son désir éperdu de chaleur, de tendresse; des larmes lui venaient aux yeux.
 - Des protestataires, murmura-t-il, comment se fait-il que tout ce qui s'accomplit de meilleur dans ce monde soit un acte de protestation. (39)

C'est l'artiste Gabrielle Roy qui a écrit cette phrase. Sa complicité d'artiste fait en sorte

qu'elle justifie son geste. Le message se cache au sein de l'oeuvre. Quel sens donner au mot "protestation" que le père Le Bonniec murmure? Se substitue-t-il à l'auteure pour appuyer sa juste critique? Si tel est le cas, il y a une grande astuce de la part de l'artiste pour mettre dans la bouche d'un prêtre le principe même de protestation envers ses récriminations dirigées vers le clergé.

Les personnages religieux de Gabrielle Roy ont tous un certain âge. Est-ce que les réminiscences de l'enfance font surgir des prêtres vieux et éloignés de la jeunesse? Ou bien est-ce que les réflexions métaphysiques conviennent mieux à l'âge de la maturité? Les témoignages qu'elle leur confie expriment la confiance. On ne peut douter de sa perspicace psychologie envers son lecteur. Elle veut bien partager avec ses personnages religieux la sagesse de ses réflexions. Leur qualité de prêtre les rend partenaires judicieux.

Le père Joseph-Marie, par exemple, était sensible à la musique; le missionnaire Le Bonniec l'est tout autant à la peinture. La femme-artiste cherche à réconcilier, dans l'étendue de son oeuvre, la sagesse avec une loyale et intime critique de sa condition. Tout cela nous fait dire qu'il n'y a pas de personnage ignoble dans son oeuvre et cela s'applique également à ses personnages religieux.

Dans La rivière sans repos, la vie des gens du nord, les Inuits, est profondément adaptée au milieu naturel. Les racines basées sur la tradition et la sagesse du milieu, entrent en conflit avec la prolifération des standards de vie en provenance du Sud. Les missionnaires partagent l'existence de ces gens. Ils ont amené avec eux leur foi, leurs espérances mais aussi leur bagage culturel. L'attitude de ces hommes contribue généralement à combler le comportement moral et spirituel des habitants. Les récits colorés de Gabrielle Roy racontent la soumission et la fraternité du peuple inuit à leur égard. Mais avec une certaine circonspection!

La pauvre Déborah de la première nouvelle(40) du recueil se laisse convaincre par le révérend Paterson d'aller se faire soigner dans le sud. Elle entre en contact pour la première fois de sa vie, avec les rêves que les missionnaires ou les autres étrangers ont laissé planer. A son retour sa santé ne s'améliore pas. Elle se sent mourir. Le pasteur Paterson ne peut que constater la triste réalité. Déborah manifeste son amère désillusion. Elle fait comprendre au prêtre comment elle avait été prête à quitter ce monde, bien avant de faire toutes ces dépenses inutiles qui l'ont amenée dans un hôpital "du gouvernement". Elle n'a jamais eu peur de la mort.

-Pourquoi tant vouloir soigner? demanda-t-elle, et, d'impuissance à comprendre, elle s'abîma dans une sorte de silencieuse détresse.

C'était ce qui la déconcertait le plus chez les civilisés, cette terrible volonté, même quand la mort était proche et certaine, de la défier encore.(41)

Dans la morale chrétienne, l'idée heureuse de la mort aurait dû venir logiquement du pasteur. D'une certaine manière, Deborah fait la leçon au missionnaire qui voudrait tenter encore une fois de faire soigner la pauvre femme dans un hôpital du sud. Pourtant il sait très bien qu'il n'y a plus rien à faire pour la sauver. La vérité fait-elle peur au pasteur? Pourquoi?

Mon bon pasteur, Deborah aime bien mieux pour mourir être ici que là-bas.(42)

Elle ajoutera plus tard:

Deborah a envie d'être libre tout de suite, avoua-t-elle.(43)

Pour l'Inuit, la mort est une libération. Deborah n'a pas besoin de se faire convaincre par le prêtre de ce qui est très bien accepté dans sa culture. Le prêtre doit s'ajuster à la philosophie de Deborah selon les circonstances pour lui parler du bonheur de l'autre monde. Cela nous rappelle Alexandre qui en

connaissait long sur la souffrance et sur la justice de Dieu, beaucoup plus que l'abbé Marchand.

Les missionnaires qui évangélisent ce coin du monde sont de confessions différentes. En plus du révérend Paterson, il y a le père Eugène au caractère peu ordinaire en qui les habitants reconnaissent une témérité sans bornes. Il fascinait ses fidèles qui restaient ébahis devant le jardin édifié avec du terreau du "sud". La communauté perçoit positivement la cohabitation des différentes confessions chrétiennes. Chacun en tire son profit comme le dit si bien Barnaby, dans la succulente nouvelle "Le téléphone":

Lui, appartenant au rite anglican, relevait du révérend Hugh Paterson, un homme sévère; jamais Barnaby n'aurait pu se laisser aller à lui jouer des tours. D'ailleurs le pasteur était toujours en tournée, vire de ce côté-ci, vire de ce côté là, à la recherche tout le temps de gens à convertir: un saint homme, il n'y avait pas à dire! De son côté, le Père Eugène, lui, était plutôt du genre à attendre les hommes dans le besoin. Chacun donc avait sa manière, la meilleure peut-être à sa façon, celui-là avec l'Évangile, la parole austère, le cadeau rare, celui-ci avec sa salle de cinéma, ses cadeaux...(44)

En terminant cet épisode des missionnaires du grand nord, rappelons le souci de justice que le révérend Paterson manifeste à l'égard d'Elsa qui se retrouve enceinte d'un soldat "inconnu". Il se sent concerné par

les abus que les "civilisés du sud" commettent en exploitant la naïveté des gens du nord.

En tout cas, tu es mineure. Au reste, la loi interdit aux G.I. de fréquenter les jeunes filles esquimaudes.(45)

Son intervention n'est aucunement morale. Au contraire, le révérend anticipe sur les difficultés matérielles auxquelles Elsa devra se soumettre.

Et de dire le 'coupable' lui répugnait aussi maintenant qu'il y aurait un enfant. Est-ce que cela se disait: être coupable d'avoir un enfant?(46)

Il se sent quelque peu démuni devant l'injustice commise. Comme si Elsa était incapable de responsabilité. Le pasteur veut le nom du soldat. Elsa ne voit pas les choses de la même manière. Pour elle ce n'est pas un soldat qui lui donne un enfant, c'est la générosité de la "vie". Il ne restait au pasteur qu'à rassurer Elsa.

-Du moins, lui enjoignit le pasteur, fais-toi voir par l'infirmière. Ne t'abandonne pas, toi et l'enfant.(47)

Gabrielle Roy accorde beaucoup de respect aux hommes religieux qui consacrent leur vie au service des communautés éloignées. Celles-ci sont souvent à la merci

des incompréhensions de ceux qui les gouvernent. L'absence de services sociaux adéquats exige une attention toute particulière des prêtres ou des pasteurs. Leurs ministères dépassent largement les seuls objectifs de la "conversion". Les hommes d'Eglise tels les pères Joseph-Marie, Le Bonniec et Eugène, ainsi que le révérend Paterson attirent la sympathie du lecteur.

L'écrivaine s'efforce d'attribuer à ses personnages missionnaires un esprit d'ouverture vers les peuples éloignés des facilités matérielles. Elle leur confie le rôle primordial de considérer les besoins physiques et spirituels de ces gens (combien vrai dans La Petite Poule d'Eau!). Au-delà des frontières religieuses, sans préjugés, elle rend les hommes d'Eglise soucieux du seul bonheur de chacun (singulièrement éloquent dans La montagne secrète).

Avant de terminer ce chapitre qui nous offre plusieurs indices sur les principes religieux de Gabrielle Roy, nous voudrions citer cette phrase qu'elle a écrite dans un reportage des années 42-43, qui laisse paraître une vision optimiste du décloisonnement des sentiments à l'égard de l'unité, de l'entente si attendue dans le cadre de Vatican II. L'auteure visitait une communauté huttérite dont le nom lui était familier. Elle apprenait de son père qui était agent colonisateur pour le gouvernement, les us

et les coutumes des nouveaux arrivants dont, en l'occurrence, les Huttérites.

...Mais même ces humbles biens , les Huttérites ne les apportent avec eux quand, pour une raison ou pour une autre, ils décident de quitter la communauté.

Ainsi, je ne pouvais plus douter du miracle si dur à l'entendement de notre époque. Il me confrontait, me ravissait et, il faut bien l'avouer, m'accablait. Le renoncement absolu, en faveur du prochain et par amour de Dieu, je le découvrais chez une secte presque inconnue, dans l'éblouissement de la plaine.(48)

Cette réflexion touche, à l'époque, une femme qui, sans blâmer personne, remet en question toute une partie de notre acquis religieux qui s'appuie sur le fondement de l'Evangile. Enfin, nous pourrions ajouter que d'autres oeuvres telles Rue Deschambault et De quoi t'ennuies-tu, Eveline? contiennent quelques épisodes avec des personnages religieux. La soeur Etienne, amie d'Eveline, ou Father McConnaugh convaincu de l'opinion originale du défunt Majorique sur l'éternité, font partie d'un univers équilibré, sans méchanceté, représentatif des familles canadiennes.(49) Ils répondent modestement aux questions de l'existence. Leur humilité nous engage à les écouter et à reconnaître en eux un peu de nous-mêmes.

NOTES

1. Gabrielle Roy. La détresse et l'enchantement. (Montréal: Boréal Express, 1984), p. 139.
2. Gabrielle Roy. La Petite Poule d'Eau. (Montréal: Beauchemin, 1970).
3. Gabrielle Roy. Alexandre Chenevert. (Montréal: Stanké, 1979).
4. Gabrielle Roy. La montagne secrète. (Montréal: Stanké, 1978).
5. Gabrielle Roy. La rivière sans repos. (Montréal: Stanké, 1979).
6. Gérard Bessette. Une littérature en ébullition. (Montréal: Editions du jour, 1968), p. 219.
7. Gabrielle Roy. Bonheur d'occasion. (Montréal: Stanké, 1982), p. 130.
8. Ibid., p. 101.
9. Ibid., p. 103.
10. Gérard Bessette. Une littérature en ébullition, p. 282 et p. 287.
11. La détresse et l'enchantement, p. 226.
12. La Petite Poule d'Eau, p. 169.
13. La détresse et l'enchantement, p. 164.
14. La Petite Poule d'Eau, p. 170.
15. Ibid., p. 172.
16. La détresse et l'enchantement, p. 164.

17. La Petite Poule d'Eau, p. 175.
18. Ibid., p. 211.
19. Ibid., p. 243.
20. Ibid., p. 240.
21. Ibid., p. 245.
22. Ibid., p. 254.
23. François Ricard. "La métamorphose d'un écrivain," Etudes littéraires, 17 (1984), 441.
24. Alexandre Chenevert, p. 320.
25. Ibid., p. 37.
26. Ibid., p. 319.
27. La détresse et l'enchantement, p. 238.
28. Alexandre Chenevert, p. 320.
29. Ibid., p. 327.
30. Ibid., p. 319.
31. Ibid., p. 324.
32. La détresse et l'enchantement, p. 139.
33. Alexandre Chenevert, p. 326.
34. Ibid., p. 327.
35. Ibid., p. 327.
36. Romain Légaré, "Le prêtre dans le roman canadien-français", Culture, 24 (1965), 3-12.
37. Alexandre Chenevert, p. 380.
38. La montagne secrète, p. 134.

39. Ibid., p. 131.
40. "Les satellites", La rivière sans repos, pp. 15-59.
41. Ibid., p. 52.
42. Ibid., p. 53.
43. Ibid., p. 55.
44. "Le téléphone", La rivière sans repos, p. 81.
45. La rivière sans repos, p. 132.
46. Ibid., p. 133.
47. Ibid., p. 136.
48. Gabrielle Roy. Fragiles lumières de la terre. (Montréal: Stanké, 1982), p. 22.
49. De quoi t'ennuies-tu, Eveline? p. 84.

Chapitre II

LES PERSONNAGES LAIQUES

Ce deuxième chapitre est consacré à l'étude de quelques personnages laïques, par opposition aux intervenants du chapitre précédent. Ils pourraient, par leurs caractéristiques respectives, définir à leur manière, l'idéal religieux de Gabrielle Roy. Nous évoquerons à la lumière des textes, les paroles et les réflexions que l'auteure leur a confiées, les éléments de nature à définir les rapports entre les hommes et le fait religieux tels que perçus par Madame Roy. Le choix se limite assez naturellement aux personnages qui appartiennent au décor familial de l'auteure. Mélina Roy, la mère de Gabrielle, se reconnaît à travers la personnalité de Rose-Anna ou de Luzina ou encore d'Evelyne. Il est plus difficile d'associer l'auteure avec un personnage en particulier, à l'exception toutefois de Christine. Les pensées d'Alexandre dégagent assez d'intimité pour prétendre une complicité plus qu'artistique entre le personnage et son créateur.

D'une part, Rose-Anna, Luzina et Evelyne seront les figures marquantes d'une foi chrétienne

traditionnelle liée en majeure partie à la fatalité de leur condition socio-culturelle. Alexandre, d'autre part, posera des questions pertinentes, conséquentes à la prise de position de l'auteure dans sa recherche personnelle sur son sentiment religieux.

Sur le plan purement religieux, les trois femmes, Evelyne, Luzina et Rose-Anna, partagent quelques similitudes. Elles répondent au modèle de la femme "forte", humainement et spirituellement parlant. Chacune illustre son rôle de pilier sur lequel repose la populeuse famille. Elles assurent à la fois l'éducation et la foi, l'harmonie et l'unité entre les membres souvent déchirés par leurs conflits personnels. Le contexte d'Evelyne colle peut-être le plus à la "réalité" de l'auteure parce que le récit se déroule à Saint-Boniface et que la narratrice dont la mère est Evelyne est, à toute fin pratique, Gabrielle. Toutefois chacune d'entre elles dégage une spiritualité dont la teneur sert de rapport commun. L'étude parallèle de Mélina Roy et des femmes du récit renforce une certaine image prototype de la foi d'un bon nombre de chrétiens canadiens-français. En aucun temps et en aucune façon, l'auteure ne porte un jugement sévère sur la valeur de leur monde spirituel commun. Car, selon nous, elle respecte l'historicité de l'éducation que ces femmes ont reçue avant de devenir mères de nombreux

enfants, épouses emmurées dans la solitude de leur devoir, impuissantes vis-à-vis de la détresse d'un mari qui gagne difficilement le salaire.

Au nom du devoir chrétien, elles acceptent la misère et le fardeau des journées incertaines. Elles ne se plaignent pas ouvertement de peur de "démoraliser" les enfants ou le conjoint déjà ébranlé, mais dans leur prière, Dieu reçoit cependant leurs griefs.

Elle [Rose-Anna] disait toutes sortes de choses à la fois sans se soucier de les mettre en ordre, mais avec une tendance bien naturelle à se justifier et à désarmer la puissance divine. <J'ai fait mon devoir, Notre-Seigneur. J'ai eu onze enfants. J'en ai huit qui vivent et trois sont morts en bas âge, peut-être parce que j'étais déjà trop épuisée>. (1)

Le fondement de la foi est essentiellement basé sur la promesse d'un monde meilleur, du paradis après la mort. Accepter sans broncher la rigueur du destin, accomplir le rituel imposé de l'Eglise, c'est s'assurer le ciel promis par l'Evangile. C'est une foi de fatalité: l'individu, à l'espoir du paradis, sacrifie son bonheur terrestre en se soumettant, consciemment ou non, aux règles de l'existence dont la philosophie est contrôlée par une religion organisée qui répond obligatoirement à un contexte culturel favorable à sa promulgation. L'être humain y puise la raison de sa propre existence. Il s'en

satisfait. C'est le seul espoir valable pour ce type de foi. Sans comprendre le mystère de la création, l'espérance surgit de la foi. Gabrielle Roy se souvient de sa mère ainsi:

Un soir que, rentrant de l'école, je la trouvais en contemplation de l'immense ciel vide, elle eut une réflexion qui m'obsède encore: <Que le ciel qui connaît tout, sait tout, et ne dit jamais rien, nous console cependant, comprends-tu cela, toi?>(2)

La réflexion de Mélina Roy nous révèle la profondeur de son espérance et trahit en même temps l'immense soumission à sa foi chrétienne. La souffrance n'échappe pas à sa destinée. Aucun sentiment de révolte n'apparaît dans ce témoignage et ce peut-être à l'étonnement de l'auteure.

La foi de Rose-Anna, bâtie sur la fatalité, dénote une certaine morosité. Les racines de la tristesse rappellent la continuité du sacrifice à travers sa propre mère. Rose-Anna subit le sort de la foi. Sa soumission à la volonté de Dieu, prolongement héréditaire du silence entre femmes qui endurent, fait d'elle une victime. Rose-Anna ne peut voir le bonheur qu'à travers la promesse du ciel à moins que de brèves occasions ne lui permettent de souffler.

La vieille madame Laplante, du fond de sa chaise geignante, semblait s'être muée en une négation

obstinée de tout espoir. Ce n'est pas qu'elle eût omis la charité au cours de sa vie. Au contraire, elle se plaisait à croire qu'elle s'acheminait vers son Créateur, les mains pleines de bonnes intentions et richement pourvues d'indulgences. C'est tout juste si elle ne se représentait pas franchissant le ciel à la manière d'une voyageuse prudente qui, toute sa vie, eût pris des précautions pour s'assurer un séjour confortable là-haut. Elle avait, selon son expression, <enduré son purgatoire sur terre>.(3)

Comme madame Laplante, sa mère, qui lui rappellera la fatalité de son calvaire, Rose-Anna trouve son refuge dans l'espérance. C'est le cadeau que la foi lui donne. C'est peut-être le seul du roman qui n'est pas d'occasion. Y aurait-il prolongement de la fatalité à travers Florentine? Un soupçon de révolte commence à surgir de la fille qui s'échappe de la tristesse de l'acceptation.

Cependant il y a une distinction majeure à faire entre la foi de Luzina et celle de Rose-Anna. Luzina respire le bonheur à pleines bouffées. Son existence, malgré la rigueur de la vie sur sa petite île, s'harmonise avec l'enchantement de La Petite Poule d'Eau. Sa joie de vivre est sa prière quotidienne. La création lui témoigne à tout instant la présence de Dieu. C'est ironique de voir cette femme, joyeuse, optimiste, chrétienne qui ne va pas à la messe tous les dimanches comme le fait probablement Rose-Anna dans son quartier de

Saint-Henri. Bien au contraire, c'est l'église qui se déplace jusqu'à elle.

Et voici que par cette belle soirée d'été, Dieu arrivait pour leur rendre sa visite annuelle. Que demander de plus vraiment, à moins de souhaiter le ciel sur terre!(4)

Luzina ne se dérobe pas devant ses responsabilités chrétiennes. A l'opposé de Rose-Anna qui reproche "au ciel" sa condition humaine, Luzina choisit par bon sens de ne pas se plier aux exigences des devoirs conjugaux. Sa nature responsable suscite chez elle, cependant, une part de culpabilité. Les rapports prêtre-laïc sortent de l'ordre habituel. Le prêtre rend à Luzina sa dignité de créature de Dieu, qui a fait amplement sa part.

Que racontez-vous ma fille! Vous avez eu dix enfants en quatorze années de mariage. Voyons, ma fille. Ne me parlez pas de péchés. C'est mal juger notre Père qui voit mieux que vous-même dans votre propre coeur.(5)

La religion de Luzina est celle du don de Dieu. Comme les saints, Luzina accomplit une espèce de mission. Même si ce n'est pas par conversion, elle le fait dans un esprit qui rappelle l'enthousiasme des premiers chrétiens.

Et son coeur s'était attaché à cette petite fête qui, sans qu'elle le comprît parfaitement, poétisait sa maison comme, autrefois, chez les premiers chrétiens, les agapes fraternelles.(6)

Si, sous un certain angle, Rose-Anna et Evelyne font figure de Mater Dolorosa quand on les situe dans leurs misères matérielles respectives, il n'en reste pas moins que leur foi, aussi "aveugle" soit-elle, contribue à un bien-être légitime, agréant une force de caractère et de compensation dans leur espoir de paix. Cette foi leur permet de se sacrifier pour les autres.

Un grand merci du fond du coeur...ton dévouement...ton abnégation...C'est toi qui nous as donné le goût d'apprendre.(7)

C'est une parole de Joséphine, maintenant institutrice, qui s'adresse à sa mère Luzina. L'abnégation, la mortification en faveur des enfants deviennent des "dévotions-actions" dans l'exercice de leur vie chrétienne. Dans une certaine mesure, ces personnages ressentent leur existence comme une vocation. Dans un autre langage, nous dirions que ces femmes sont victimes de leur fatalité.

Un jour, nous eûmes une espèce de repas de fête où chacun dit qu'il ne pouvait y avoir de plus grand honneur que celui de donner un enfant à Dieu.(8)

C'est la narratrice de Rue Deschambault qui raconte cette anecdote lorsque sa soeur décide de rentrer définitivement en religion et que la famille se réunit dans un souper d'adieux. Les parents se sentent honorés par ce "cadeau" offert à Dieu. Ils y reconnaissent une certaine part dans la vocation religieuse de Dédette. Mais au delà de cette gloire qui rejaillit sur eux ,les parents,...

Sous la haute voûte noire, tous ensemble, les parents pleuraient, surtout maman qui disait: < Une enfant en religion, c'est une garantie pour le ciel >.(9)

pointe l'ultime récompense qui leur est due parce que leur enfant a été dédiée à Dieu. Cela devient pour eux leur assurance-ciel. Peu importe l'avenir, comme au temps où nous étions jeunes, communier à neuf "vendredi du mois" consécutifs nous garantissait l'éternité quelle que soit la vie de débauche que nous aurions pu mener plus tard. Ce côté "marchandage" de la foi convient tout autant à Rose-Anna dont la petite Yvonne se dirige vers le couvent. Il convient aussi à Mélina Roy dont la fille Dédette choisit le chemin de la communauté (la frontière entre la fiction de Rue Deschambault et la réalité biographique de l'auteure est quelquefois bien mince).

Ces personnages réels ou fictifs n'ont jamais douté une seule seconde de l'authenticité de leur foi. Ils n'ont pas l'esprit torturé par les remises en question de la jeunesse et comment pourrait-il en être autrement? Déjà victimes d'une jeunesse entamée par les responsabilités matrimoniales, familiales, matérielles, le recours à leur intouchable possession qu'est la foi les a indéniablement sauvées de la détresse morale, du recours psychanalytique, de l'alcool et des drogues, bref, du désespoir.

La soumission et le fatalisme qui ressortent de notre optique critique ne doivent en rien alléger le caractère sincère de leur croyance dominée par le comportement naturel à marier le vécu et la pratique quotidienne de la religion.

Nous devons porter une attention particulière à un sentiment profond qui apparaît à peu près dans toutes les attitudes religieuses ou morales de cette époque. Ce sentiment est celui du "mérite". Mériter le bonheur, la paix intérieure, dans cette vie ou dans celle de l'au-delà, domine le comportement humain de façon quasi universelle. Nous devons, cependant, nuancer le mérite de la fatalité. Cette dernière exclut trop la nature volontaire de l'homme. Mais le mérite, lui, est tout autre, il fait accepter par l'individu la peine de son

existence en admettant que cette dernière est un but. La condition humaine dépend plus ou moins du comportement de l'être animé par un immense espoir. Au sujet des promesses de nature matérielle de la vie terrestre, on dira (l'Eglise de l'époque) que c'est la fatalité, mais par contre, la gratuité du ciel qui n'est pas aussi accessible, on l'attribuera au mérite. Le bonheur terrestre engage sans condition la responsabilité du Dieu chrétien tandis qu'on impute à l'homme la responsabilité du malheur qui l'accable.

Luzina, Rose-Anna, Evelyne et Mélina Roy font partie du même contexte religieux. Elles sont toutes victimes d'une époque culturelle similaire. La foi réunit ces femmes convaincues de leur mission. En aucun cas, elles n'agissent inconsciemment; bien au contraire, remplies d'espérance, ces femmes puisent dans la foi leur raison d'être.

Rappelons, encore une fois, cette parole cueillie dans La détresse et l'enchantement, de Mélina Roy qui s'adresse à sa fille Gabrielle et qui met en lumière la nature inconditionnelle de leur foi.

<Que le ciel qui connaît tout, sait tout, et ne dit jamais rien, nous console cependant, comprends-tu cela, toi?>(10)

Les observations que nous avons faites sur ces femmes marquent surtout la religion de l'enfance de l'auteure. Gabrielle Roy adulte n'acceptera pas, pour elle-même, le même type de rapports que ses parents ont eus avec Dieu et l'Eglise catholique. Elle a dénoncé, dans mon premier chapitre, la fausse manière avec laquelle les hommes de l'Eglise ont récupéré le message de l'Evangile. Maintenant, avec Alexandre, elle s'interroge sur la nature même de Dieu. La perception de Dieu étant souvent monopolisée par le clergé, est promptement remise en question cette fois-ci. Nous nous devons de démontrer comment la créatrice d'Alexandre discute de la personnalité de Dieu. Nous pourrons ainsi entreprendre, après, une reconstruction des rapports entre les hommes et Dieu, selon Gabrielle Roy, basés sur la sincérité et la confiance de la nature humaine.

De nombreux aspects de la conscience d'Alexandre épousent ceux de l'auteure. Le personnage adulte, aux remises en question adultes, n'accepte plus, sans broncher, le fatalisme propre à son identité culturelle et religieuse retrouvée dans la religion de la génération antérieure. Contrairement aux femmes du début, Alexandre n'est pas isolé dans son malheur. Il devient celui sur qui on focalise la condition humaine. Quitte à mettre en jeu son "éternité", il pose, non sans embarras, les vraies

questions, celles qui rendent incertains mêmes les espoirs les plus chrétiens. Il est important de présenter Alexandre comme un héros, parce que son cheminement intérieur pourrait rejoindre celui de la prise de conscience universelle. Paul Socken parle d'un héros "qui comprend ce que les autres ne comprennent pas et qui finit par leur révéler le sens même de la vie".(11)

Le cheminement du personnage s'accomplit par rapport à deux niveaux qui s'interfèrent jusqu'à la symbiose totale de l'humanité et d'Alexandre, à la fin de sa vie: le sort de l'humanité et le sien. La misère de la planète est ressentie chez tous ses habitants par l'intermédiaire des journaux et de la radio auxquels se soumettent les "loisirs" d'Alexandre. La guerre, les peuples souffrant d'injustice, la bombe atomique, les vivres promis à ceux qui ont faim et qui pourrissent sur les quais, la grève de la faim de Gandhi, etc..., toutes ces souffrances de l'humanité sont catalysées lors de ses insomnies. La petite mais réelle misère des gens qui fait partie du vécu immédiat d'Alexandre se substitue maintenant aux soucis universels: son ami Godias, sa femme Eugénie, sa fille Irène, le petit Paul, le patron Fontaine, l'abbé Marchand, l'inconnu qui se penche sur Alexandre agonisant, l'inconnu "x" qui symbolise l'homme de l'humanité, tous ces personnages, à la fin, représentent, ni plus ni moins, qu'un échantillon de

l'humanité qui s'éveille à la lumière d'Alexandre. D'une certaine manière, Alexandre porte sur ses épaules le lourd fardeau de la misère humaine. Il va jusqu'à reconnaître chez le mahatma Gandhi le physique frêle qu'il partage avec lui, et sa conscience dominée par le souci d'une justice sociale universelle.

La parole d'Alexandre n'a pas la portée des renoms de ce monde et il en constate sa propre impuissance:

La condition humaine lui paraissait tout à coup véritablement insoutenable. Un instant dévoré par le désir de changer le monde et de se changer soi-même, l'homme se découvrait une minute plus tard impuissant à seulement faire taire un chien. (12)

Il nous importe de faire ressortir la personnalité d'Alexandre, témoin averti de son époque, avant de lui imputer les interrogations adéquates à ébranler sa foi et, par la même occasion, celle de ses contemporains. Le pourquoi en est simple. L'auteure met dans la bouche de son humble personnage les mots qui provoquent un éveil essentiel sur la nature de la foi chrétienne d'un peuple qui avale depuis longtemps et sans remise en question, une philosophie chrétienne empoussiérée dans la tranquille obéissance à une Eglise qui n'en demande pas moins.

Dans notre premier chapitre nous avons fait ressortir indirectement les grands "doutes" d'Alexandre, qui ont bousculé l'univers de l'abbé Marchand. Nous les reprenons, ici, afin d'éclairer la nouvelle approche à la réalité religieuse que l'auteure impose à son lecteur. Gabrielle Roy met dans la bouche du moribond Alexandre des paroles audacieuses. La troisième partie d'Alexandre Chenevert est un véritable rejet de toute la gratuité qu'on pouvait extraire du catéchisme dont toute une époque a pu être tributaire. Les réflexions d'Alexandre choquent, si on les compare au respect avec lequel sont dépeintes les attitudes de la génération de Mélina Roy. Ne nous méprenons pas sur la foi d'Alexandre qui ne met jamais en doute l'existence de Dieu mais qui quand même le détrône de son absolue perfection. Dans tout ce chapitre nous avons pu relever une quantité impressionnante d'extraits où Alexandre critique sous forme de réflexions personnelles ou de dialogues avec l'abbé Marchand les rapports qu'il entretient avec Dieu.

Nous avons regroupé plusieurs de ces points afin de faciliter une meilleure compréhension du plaidoyer d'Alexandre en faveur de l'homme contre un Dieu reconnu parfois trop "intransigeant".

Des religieuses prièrent au loin, longtemps,
d'une voix pleurnicheuse et monotone. Pourquoi

prie-t-on avec cet accent ennuyeux qui ravage le coeur d'inquiétude? Il semblerait alors qu'on s'adresse, sans beaucoup d'espoir d'être entendu, à quelqu'un de dur.(13)

La première récrimination d'Alexandre se rapporte à la manière de dialoguer avec Dieu. Le prêt-à-porter des prières traditionnelles et le lien entre l'homme et Dieu ne s'harmonisent pas. L'incantation formelle présente Dieu comme un interlocuteur "dur". Alexandre pose donc la question de la tendresse de Dieu. Comment expliquer cette distance que l'homme ou l'Eglise a pu établir dans ses rapports de communication avec le créateur?

Cependant, l'aumônier tâchait de l'amener à désirer autre chose, une récompense plus digne, la gloire surtout qui avait si peu tenté Alexandre; il lui parlait de demeures plus splendides les unes que les autres, de préséances, de droite et de gauche. Comment se fait-il que l'homme ayant conçu des supplices si précis pour représenter l'enfer soit incapable, pour son bonheur, d'imaginer autre chose qu'une espèce de pompeux ennui!(14)

Avant ce passage, Alexandre voyait le paradis comme une réplique du Lac Vert où il avait côtoyé, pendant quelques jours, des moments de paix et de sérénité. Ce court extrait dévoile plusieurs aspects de la perception traditionnelle de l'au-delà. D'abord pourquoi "la gloire" deviendrait-elle un acquis pour l'homme quand, pendant toute sa vie, on lui a exposé les vertus de

l'humilité? Quand il parle de "pompeux ennui" à propos du ciel, met-il en cause la nature orgueilleuse de Dieu? L'enfer, l'instrument de "chantage" par excellence, digne des plus grandes fantaisies de l'imagination, a toujours eu prépondérance sur l'optimisme de l'homme. Alexandre dénonce indirectement, de cette façon, la nature négative, perdante, voir humiliante, d'une éducation religieuse dominée plus par la menace que par la gratification.

L'aumônier souriait de ces hérésies somme toute inoffensives. Il parla de la résurrection des corps boiteux, souffrants, lépreux, devenus souples, jeunes et beaux...de la reconstitution entière de l'espèce.

Alexandre en revenait toujours à sa petite idée du bonheur.

<Mais alors, si Dieu pouvait faire une chose si difficile, pourquoi n'accordait-il pas aux hommes ce qu'ils désiraient plus encore que la résurrection des corps, c'est-à-dire de s'entendre entre eux, tels qu'ils étaient?>(15)

Ce propos d'Alexandre sur l'opinion qu'il a de Dieu, ne manque certainement pas d'audace à moins qu'il ne veuille ridiculiser l'imaginative perception de l'Eglise sur la personnalité divine. Ou Dieu est systématiquement superficiel en faisant ressusciter des corps pourris en témoignage de sa puissance, ou Dieu fait preuve de cynisme. L'amour entre les hommes est démesurément plus valable que l'esthétique du corps ressuscité. Alexandre porte un jugement très sévère sur les "capacités de Dieu". Il le met au défi. Il met en

cause ici la résurrection des corps sur laquelle il ironise bien qu'elle soit un des grands thèmes du "CREDO" chrétien.

Hélas! parce qu'il était Dieu justement, la passion du Christ n'avait pas ému complètement Alexandre. N'y avait-il pas eu des milliers d'hommes qui avaient souffert autant sinon plus que le Christ, pour des motifs dérisoires: des frontières, des histoires d'huile, d'intérêts; parce qu'ils étaient Juifs? Parce qu'ils étaient Japonais? Et combien d'hommes, s'ils avaient eu la possibilité comme Jésus de racheter les autres par leur mort, n'eussent pas longtemps hésité. Mourir sans profit pour personne, là était la véritable passion. Mais c'était une pensée qu'il fallait cacher à tous, même à l'aumônier, de peur de scandaliser. Alexandre fut perdu de crainte à l'idée que Dieu le punirait d'une telle liberté de pensée à son égard. Alors il changea son accusation du tout au tout...(16)

On sait toute l'importance qu'on accorde dans l'univers chrétien à la passion du Christ. Le symbole de l'Eglise, le crucifix, employé à outrance, justifie beaucoup plus une religion associée à la souffrance du Christ qu'au mystère de sa résurrection qui devrait être l'unique justification de la foi chrétienne. L'image du Christ mort prédomine de loin l'image du Christ vivant. Alexandre s'attaque dans ce passage à ce qu'on pourrait appeler l'épine dorsale du christianisme. Depuis trop longtemps prédomine l'image injustifiée de la souffrance.

Alexandre met en doute le "pouvoir divin" du Christ pour qui la souffrance humaine devrait être

dérisoire. Du moins cela ne l'émue pas: les hommes sont capables d'accéder au martyr pour d'aussi valables motifs. La réflexion est de taille à exiger une nouvelle approche du christianisme. L'auteure, par Alexandre interposée, s'élève contre le négativisme outrancier de la doctrine de l'Eglise. La délicatesse du propos impose à Alexandre une certaine modération. Une forme de culpabilité liée à la crainte de bouleverser l'univers colossal de la philosophie chrétienne oblige Alexandre à s'excuser de ses propos.

Mais les mots sont cependant lâchés. On ne peut que constater l'esprit non seulement de clairvoyance dont fait preuve l'auteure mais d'incitation au renouveau dans la vision de la foi chrétienne.

Où donc et de quelle manière la vie avait-elle commencé d'être si extraordinairement faussée? Maintenant, d'erreur en erreur, elle était si absurdement déviée qu'il semblait impossible d'entrevoir la cause initiale du mal. Alexandre se proposait en arrivant là-haut de demander tout de suite une explication, d'avoir le coeur net sur l'affaire.(17)

Deux idées maîtresses retiennent notre attention dans cette réflexion d'Alexandre. Encore une fois Alexandre ne met absolument pas en jeu sa foi en Dieu. L'espérance dont il fait preuve, mieux encore, la conviction de sa rencontre avec Dieu pour exiger de lui des "explications" renforce la teneur de sa foi. Alexandre

ne se dérobe jamais de la douloureuse question. L'horreur du doute et de l'incertitude, qualité majeure de la personnalité d'Alexandre, pousse subtilement le lecteur à s'interroger, une fois de plus, sur la condition humaine. Pourquoi le mal? Et c'est là le deuxième volet de ce passage. Pourquoi Dieu, avec sa toute puissance, a-t-il permis le mal, la souffrance, le malentendu, la grande fausseté de l'univers humain? Quand Alexandre rencontrera Dieu, il lui demandera de répondre à cette question cruciale qui ne peut qu'ébranler sa légendaire perfection.

Si Dieu était meilleur que le meilleur homme de la terre, il n'y avait pas lieu de tant s'inquiéter.

-Pensez donc comme c'est bon un homme! l'abbé...

-Il l'appelait ainsi, maintenant: l'abbé, tout court.

-Oui, consentit un peu chichement l'aumônier; il y a eu les saints: saint Thomas d'Aquin, saint Augustin...bien d'autres...Les papes...

-Mais non, mais non, je ne parle pas des saints, fit Alexandre, vexé.

Ce n'étaient que des hommes, en effet, que son coeur s'émerveillait.(18)

Après avoir douté de la perfection de Dieu, Alexandre interroge maintenant sa capacité d'aimer. Il a l'audace de comparer Dieu aux hommes. Certains diront qu'Alexandre est plus que téméraire mais le ton de la sincérité est si convaincant! Dans toute sa faiblesse, l'homme a le courage d'aimer, de compatir et, pourtant, il est loin de la perfection divine. Si Alexandre est si

inquiet c'est peut-être que son Dieu n'a pas la même définition de l'amour. Saura-t-il aimer Alexandre dans sa misère d'homme?

La sainteté est redéfinie dans ce passage. Alexandre confère à l'homme de la rue, au simple laïc, la possibilité de se sanctifier. Trop longtemps cet honneur a été réservé au "personnel" de l'Eglise. De toute façon le message est assez clair. Gabrielle Roy suggère toute une remise en question des rapports entre Dieu et l'homme.

Cependant, au plus fort d'une crise, cette confiance lui fut ravie. Non, Dieu n'était pas touché par l'amour des hommes et leur pitié. Il n'était pas humain. (19)

Que signifie une telle remarque "Il n'était pas humain"? Cela n'a rien à voir avec la divinité de Dieu. Dieu est-il comparé à la bête? Serait-il indigne d'être même un humain parce qu'il n'a pas la capacité d'aimer comme un homme le pourrait dans toute sa simplicité! Les réflexions d'Alexandre dérangent. Le pauvre abbé Marchand, témoin de toutes ces remarques insidieuses, en prend pour son "rhume". Car si le propos d'Alexandre est sévère il n'en reste pas moins qu'il contient un fond de vraisemblance. Alexandre va encore plus loin dans sa recherche de l'identité de Dieu. Voyons les dernières paroles d'Alexandre pour Dieu. Elles sont loin d'être tendres.

-Dieu va plus loin que nous autres. C'est lui qui a inventé de faire souffrir...Il s'y connaît encore mieux que nous autres...personne n'a encore été aussi loin que lui...Curieux! Curieux!...Même les Nazis...(20)

Si Dieu a permis que les hommes souffrent c'est peut-être qu'il n'avait pas le pouvoir d'empêcher une telle situation. Ce qui mettrait la toute puissance de Dieu en doute. Mais si Dieu est le tout puissant créateur, peut-il commettre des erreurs dans ce cas? Comment se fait-il qu'il ait inventé, dans sa création, la souffrance? L'accusation est de taille. Entre permettre et créer il y a toute une marge à combler. Alexandre meurt. Sa foi des derniers jours lui promet des réponses. Alexandre est un témoin de l'au-delà. Les hommes ont entendu ses questions troublantes mais n'ont pas encore perçu les réponses. Peut-être que le prix à payer c'est d'avoir la foi! Du moins celle d'Alexandre!

Le deuxième chapitre consacré à ces personnages "clés" nous a fait, nous espérons, pousser la réflexion sur la foi dans une autre mais tout aussi légitime direction que celle que nous avons pu apprécier dans le premier chapitre. Gabrielle Roy tente d'abord de redéfinir une nouvelle approche avec l'Eglise. Elle nous fait part de ses doléances quand aux rapports des hommes d'Eglise avec leurs fidèles. Elle nous offre sa vision de ce que pourraient être les liens idéaux entre les membres

d'une même chrétienté. Ensuite viennent les questions fondamentales des rapports entre Dieu et les hommes. On a pu constater l'énorme écart entre l'acceptation "sine qua non" de certains personnages associés à la croyance traditionnelle et l'immense courage de douter de sa foi, voire même de Dieu.

Il y a une brisure définitive entre les deux mondes analysés dans ce chapitre. La foi de Mélina Roy ne peut satisfaire une Gabrielle Roy rongée par sa quête de vérité. Si on bouscule une si imposante et troublante intimité de l'homme, nous verrons, par contre, dans le chapitre suivant que l'auteure, dans sa recherche intérieure, y trouve sa place, sa raison d'être, sa foi authentique.

Notes

1. Gabrielle Roy. Bonheur d'occasion, p. 102.
2. Gabrielle Roy. La détresse et l'enchantement, p. 202.
3. Gabrielle Roy. Bonheur d'occasion, p. 197.
4. Gabrielle Roy. La Petite Poule d'Eau, p. 230.
5. Ibid. , p. 241.
6. Ibid. , p. 249.
7. Gabrielle Roy. La Petite Poule d'Eau. (Montréal: Beauchemin, 1970), p. 162.
8. Gabrielle Roy. Rue Deschambault. (Montréal: Stanké, 1979), p. 76.
9. Ibid. , p. 77.
10. La détresse et l'enchantement, p.202.
11. Paul Socken. "Les dimensions mythiques dans Alexandre Chenevert," Etudes Littéraires, 17 (1984), 499.
12. Gabrielle Roy. Alexandre Chenevert, p. 30.
13. Ibid., p. 312.

14. Ibid., pp. 352-353.
15. Ibid., p. 354.
16. Ibid., p. 327.
17. Ibid., p. 368.
18. Ibid., pp. 370-371.
19. Ibid., p. 378.
20. Ibid., p. 380.

Chapitre III

L'ART ET LE SENTIMENT RELIGIEUX

Alexandre laisse en héritage la première fièvre de la révolte. L'audace de ses réflexions fait de lui un héros. Les hommes autour de lui entrevoient pour la première fois de remettre en question la vérité établie. La conscience fait place à l'obscurité de l'innocente soumission. A travers son héros, homme de la rue, homme du quotidien, Gabrielle Roy a pu libérer enfin sa propre révolte. Les traces douloureuses et étouffantes du passé manitobain s'effacent maintenant devant l'alternative.

Les dernières pages d'Alexandre ouvrent enfin les portes sur la vocation. Les frustrations de "celui qui aurait pu être" font place à la découverte, à l'émerveillement, à la généreuse sensibilité que le don artistique peut évoquer. L'homme de la cage qui dans l'effort d'écrire quelques mots aurait pu immortaliser ses sentiments, ne pouvait qu'aligner des colonnes de chiffres. Dans La montagne secrète, Pierre Cadorai a, cette fois, la responsabilité d'assumer entièrement ce pourquoi il existe. Avec le regard de l'artiste, de voyage

en voyage, sur le linéaire tracé du temps et de l'espace, se dessine en crescendo l'aboutissement de l'homme en tant qu'unité distincte créatrice. Ce n'est pas un fait du hasard que Pierre soit un artiste qui s'accomplit au long de sa courte existence. Gabrielle Roy, la créatrice, fait indirectement de Pierre une partie de son propre personnage à la quête de l'oeuvre idéale. Mais avant de voir comment l'auteure concilie l'art et son sentiment religieux, nous regardons la place que prend Pierre Cadourai dans la continuité des personnages laïques des chapitres précédents.

La foi de Pierre, s'il en a une, n'a rien en commun avec celle d'une Luzina ou d'un Alexandre. L'homme ne partage pas avec ses frères humains l'angoisse de son salut. Engagé dans la pleine responsabilité de son bonheur, le futur créateur devient maître de sa pensée. De retour à la cabane qu'il partage avec Sigurdson:

Dans les bois sombres apparut sa petite masse, sans feu ni lumière, éveillant pourtant déjà une idée de chaleur, de réconfort. Mais plus encore peut-être, au fond de ce terrible jour engourdi, éveillait-elle en l'âme humaine la douloureuse responsabilité de l'être pensant.(1)

Il s'éloigne de la civilisation, dans sa quête du Nord. Il rompt avec le commun des mortels, soumis à la fatalité de l'existence, aux règlements d'une religion secourable. Pierre ne se révolte pas comme

Alexandre qui en veut à la fausseté du système. Pierre est seul dans la création à côté de Dieu et non sous son joug. S'il est à la recherche de quelque mystère ce n'est pas celui de son après-vie mais plutôt de son propre intérieur enraciné dans le présent de l'existence. Pierre n'a plus de reproche à faire à qui que ce soit, ni aux hommes ni à Dieu. Il ne compte que sur lui-même. La reconnaissance de son oeuvre par les hommes d'abord et par son âme ensuite devient le leitmotiv de sa quête. Les critiques qu'il s'adresse témoignent de sa volonté de réaliser son oeuvre à la mesure du don qui a pris naissance en même temps que son existence. Mais pour y arriver, il a besoin de réconcilier ce don qu'il possède avec sa recherche intérieure. Cette nouvelle alliance lui permettrait de retourner chez les hommes, d'être reconnu par eux sans avoir à justifier son exceptionnelle vocation.

Assez de fois déjà il s'était senti diminué aux yeux des forts par le don étrange qui l'habitait et le tourmentait.(2)

Si ses premiers croquis ont esquissé le mépris qu'il avait pour les hommes qui, sans doute, le jugeaient, Pierre acquiert dans son voyage vers la conciliation une première certitude que son art doit se transformer.

Il se tut un moment, raconta encore que ç'avait été là ses premiers croquis, faits pour se

moquer peut-être des hommes, oui sans doute pour se moquer d'eux, puis s'arrêta, comme stupéfait d'en avoir dit si long sur lui-même, lui qui croyait en avoir à jamais fini avec un passé offensant.(3)

Dans sa solitude d'artiste il prend conscience qu'il a besoin des autres. Par les autres il ressentira l'appel de sa mission. Il ne connaît pas encore la mesure de ses capacités artistiques qui serviront à lui-même en passant par les autres. Il lui a fallu trente ans pour se rendre compte de l'importance de l'artiste dans la vie des hommes.

Alors Pierre découvrit que ce que les hommes attendent de sa sorte, c'est par eux d'être réjouis et soulevés d'espérance. Il eut plus grand désir que jamais de traduire la lancinante douleur.(4)

Ayant réalisé que sa place parmi les autres exigeait de lui d'approcher la perfection dans son art (et comment pourrait-il en être autrement?), Pierre se devait de peindre ce qui touche le cœur humain puisque sa mission était là.

Ainsi parla le vieux Sigurdsen, appuyé à la barre du bateau, et songeur, parce que les images les plus tenaces de sa vie ne lui venaient pas de son propre regard, mais de ce qu'on les lui avait racontées, de ce qu'on les avait dépeintes à ses yeux.(5)

Les yeux de l'artiste sont les yeux d'un voyant qui sait transmettre ce que la création étale. La beauté de l'objet reste revalorisée par la main de l'artiste. Sans lui, les choses de la nature se noient dans l'uniforme et coutumière perception qui est indifférente aux nuances des couleurs et des mots. Pour Pierre, l'impulsion à continuer sa recherche nécessite la reconnaissance de l'art par les hommes. Le vieux Sigurdson qui voit la vie de manière différente est un de ceux pour qui Pierre justifie sa vocation d'artiste. De même Gédéon découvre la réalité transformée. A la recherche de l'or, c'est l'art qu'il découvre. L'artiste lui offre la possibilité de s'attarder sur une vérité qui autrement serait dissoute dans la banalité du quotidien.

C'est alors que Pierre est à la recherche de l'objet sur lequel se fondera son art. Comme si l'objet en question était le principe même de son existence.

Qui n'a rêvé, en un seul tableau, en un seul livre, de mettre enfin l'objet, tout le sujet; tout de soi: toute son expérience, tout son amour, et combler ainsi l'espérance infinie, l'infinie attente des hommes! (6)

Pierre part à la recherche de l'objet-clef: la montagne. Mais il ne sait pas encore que c'est une montagne. Son périple l'amène, au sacrifice de son corps, à scruter la lumière qui jaillit de la création. Ses yeux

d'artiste fouillent à même la nature l'arbre, la source, la montagne qui comblera son désir de perfection. La purification de son corps se fait à travers les tourments de la faim, de la fatigue, du froid. Il puise dans la nature qui le détruit physiquement l'essence de sa vocation. Paradoxalement la nature lui donne à la fois la vie et la mort.

En silence Pierre considérait à la lumière d'un impérieux désir intérieur sa gauche esquisse. A presque trente ans d'âge déjà, il en était venu un jour à comprendre que ses efforts devaient tendre à cerner et à exprimer les choses les plus simples: l'eau, le feu, les flammes, le ciel. Et ces choses n'étaient pas simples. Ou peut-être alors la simple vérité était-elle la plus difficile à démontrer.(7)

Le thème de l'espérance se concrétise dans la recherche de l'expression simple. La mission de l'artiste consiste à écarter la vision de l'humanité de la complexité de la vie. Lui offrir l'accès à la simplicité de l'élément qui se trouve à même son environnement, demeure sa priorité. A la condition cependant que l'artiste parvienne lui-même à cette fin.

Car l'Homme-au-crayon-magique qui semblait travailler à élucider le mystère de la vie, de plus en plus aux autres le découvrait.(8)

La quête du nord à qui Pierre voue un certain culte contribue à purifier l'être de ses passions physiques. C'est plus ou moins la retraite au désert avant

d'accomplir sa destinée d'artiste, de créateur. Pierre n'est pas à la recherche de Dieu. Il le côtoie. Lorsque la montagne lui apparaît, il la contemple sachant bien qu'elle est un cadeau de Dieu mais elle lui révèle les exigences de sa haute mission.

La montagne, un prodige de Dieu, et ceci, sur le carton, un prodige d'homme. Du reste, un plus grand prodige peut-être que l'oeuvre de Dieu, songea Orok, si l'on considère que Dieu a tous les moyens, et l'homme, peu.(9)

Il serait tentant de croire que Pierre supplante Dieu en tant que créateur. La réflexion d'Orok n'est sans doute pas partagée par Pierre. Mais c'est peut-être une forme d'action de grâce que Pierre rend à Dieu en mettant son talent au service de la mystérieuse montagne et du même coup en transformant sa beauté pour le bonheur des hommes.

Et sans doute ne s'agissait-il plus de savoir qui avait le mieux réussi sa montagne, Dieu ou Pierre, mais que lui aussi avait fait oeuvre de création.(10)

L'homme dans sa dimension mortelle parvient mal à concilier sa purification et son envoûtement pour l'objet qui lui aussi est fait de matière. Immergé avec les autres éléments dans la création tels les arbres, l'eau, l'animal, il se sent dévoré par les limites et les exigences de son corps.

Il est sauvé par l'homme qui le soigne et le guérit. Son oeuvre aussi est sauvée du même coup par l'homme et pas n'importe lequel, un homme d'Eglise. Le père Le Bonniec honore la sensibilité de l'artiste. Sa réceptivité à l'oeuvre divine le rend sensible à celle de Pierre. C'est grâce à lui, par son dynamisme et son intervention, que maintenant la montagne mystérieuse pousse Pierre à rechercher celle qui est enfouie en lui-même.

Autrefois, Pierre avait pensé n'avoir qu'amertume pour ces hommes de religion: méthodistes, anglicans ou catholiques, qui, jusqu'en leur pitoyable climat, allaient troubler, relancer, parfois disputer pour leur Dieu, de naïves populations. A présent, il ne savait plus. A vouloir à tout prix l'expliquer, ces pauvres hommes, il lui avait semblé, ne rendaient que plus ténébreux le mystère de la souffrance.(11)

Pierre est troublé par le regard que le père Le Bonniec pose sur ses pochades. L'ouverture d'esprit et l'enthousiasme du père qui voit l'oeuvre de Pierre comme une autre merveille de la création. A partir de ce moment Pierre se doit de rectifier le jugement qu'il portait sur ces missionnaires qui parcouraient le grand nord au nom du Christ. Il avait sans doute oublié que derrière le prêtre se cachait l'âme d'un simple humain. C'est pourquoi le trouble qu'il ressent à cette rencontre contribue à

modifier le sentiment de rejet qu'il a longtemps gardé envers les hommes.

Pierre en France n'est pas seulement reconnu par les hommes mais aussi par le milieu artistique. Le néophyte pouvait apprécier la beauté de la montagne transformée par la main de l'artiste. Mais son maître, Augustin Meyrand, exigera toute une autre dimension dans la perception de Pierre sur son art.

Or, son maître, le voyant tout de même vite améliorer sa manière, le pressait de conseils de plus en plus durs. Une de ses paroles hantait l'esprit de Pierre. <Ce n'est pas parce que la Montagne est belle que tu doives la peindre. Qu'a de commun la peinture avec une montagne si rare soit-elle?>(12)

Que Pierre réalise à la fin de sa vie son autoportrait, que la dernière oeuvre soit la symbiose de la montagne et de son visage, voilà la plénitude de la vocation! Pierre a réussi à se dépouiller de sa peau d'homme pour se transformer en objet que le mystère de la montagne induit. Ce roman de Gabrielle Roy nous amène à considérer la spiritualité de l'homme dans une autre dimension. De toute façon Pierre a si peu à voir avec un homme.

Quand Stanislas venait, seul ou avec des copains, Pierre voulait faire goûter son plat de résistance; il s'étonnait sans fin des goûts

capricieux des artistes dans le boire, le manger et le vêtement; encore plus de leurs faiblesses pour le vin, le tabac et les parties de plaisir. <Laissons cela aux hommes, disait-il, pauvres hommes, ils n'ont que cela.>(13)

Ce texte est une célébration de l'art comme mouvement intérieur. Bien qu'il semble éloigné par son contenu des rapports directs que peut avoir l'homme avec Dieu, il sous-entend tacitement la place que l'artiste doit prendre auprès de Dieu dans son secours à l'humanité. Nous n'avons pas ressenti de grande manifestation de foi de la part de Pierre mais combien son sentiment d'espérance a su relever la participation de l'homme à sa volonté d'atteindre la vérité. C'est dans l'union de l'art et de la sagesse que s'accomplit le mystère de la reconnaissance.

De Pierre à la Montagne.... Cette unité, qui assure la fusion du sujet et de l'objet, donne un centre au monde, un centre qui est un coeur aimant, ouvert à l'humanité tout entière. Au bout du voyage qui mène de soi à soi, par le détour de tous les autres, c'est l'autre qui nous est donné.
L'autre, qui est mort et vie.(14)

Est-ce que Gabrielle Roy tenterait de personnaliser dans La montagne secrète sa propre mission d'écrivain? La sensibilité avec laquelle elle nous a livré ses réflexions et ses sentiments sur les relations qu'ont les hommes avec leur foi dénote une volonté d'unifier les divers chemins qu'elle a confiés à ses personnages. Ses

connaissances sur les hommes lui permettent d'établir une variété de scénarios dans la description des moeurs religieuses ou des réflexions intimes de son époque. Elle nous apprend à travers ses écrits la philosophie dont elle s'est dotée, puisée ça et là dans des expériences bonnes ou moins bonnes de son évolution.

Sans doute , un jour ou l'autre, lui [Pierre] faudrait-il vivre sur ce qu'il aurait acquis, subsister sur son trésor; c'est là ce qu'on appelle l'âge mûr de l'homme: vivre des provisions amassées en route. (15)

Les premiers romans ont contribué à décrire, questionner, redéfinir le comportement religieux auquel elle s'identifie. Prenant conscience de sa vocation d'artiste qu'elle ose profondément dévoiler dans La montagne secrète, après avoir remué par la bouche d'Alexandre les questions qui ont mûri dans son évolution adulte, elle s'engage dans les textes futurs à adapter sa façon de comprendre et d'interpréter le mystère de la vie.

Nous avons choisi dans l'oeuvre de la maturité ce magnifique recueil de nouvelles qu'est Cet été qui chantait édité en 1972 pour démontrer que le message philosophique de Gabrielle Roy rencontre à plusieurs égards les grands objectifs thématiques du christianisme renouvelé des années 1980 qu'elle avait suscités, en visionnaire, dans ses premiers romans.

Il faut regarder cette oeuvre comme une prière d'action de grâce. Depuis longtemps les remises en question ont débouché sur la meilleure connaissance de soi. Avec La montagne secrète, l'auteur nous expose l'engagement qu'elle se donne en tant qu'artiste-écrivain à ouvrir le coeur des hommes. Parce que la sincérité et la crédibilité de ses personnages romanesques qui découlent de sa connaissance profonde de notre milieu culturel ont toujours été l'apanage de son oeuvre, nous avons pu constater à la fois une espèce d'exorcisme de son attachement inconscient aux valeurs traditionnelles qui résurgissent à tout moment et sa ferme intention de modifier et de personnaliser dans sa vocation d'artiste ce qu'elle a choisi de bon dans ce passé culturel.

Après avoir délaissé pour un certain temps la pratique de sa foi(16), temps nécessaire à redéfinir sa place au sein d'une communauté croyante, Gabrielle Roy s'achemine vers une foi intense vécue à même les "montagnes mystérieuses" qui l'ont assagié. Au contact des hommes et de la création, ses remises en question centrées sur son individualité des années manitobaines ont débouché sur son rôle à transmettre la beauté, l'espérance, la sérénité, l'harmonie entre les hommes et pour les hommes.

Sûrement c'est dans son jardin, sous un arbre blanc, que l'auteur a écouté les confidences de

la nature pour nous en traduire ensuite le message. Et quel est-il ce message sinon une ardente supplication de nous arrêter, ne fût-ce qu'un jour, de mourir à la fleur, à la plante, à l'arbre, à la petite créature ailée, de nous arrêter de mourir absurdement à la terre qui contient Dieu qui contient l'homme qui contient sa résurrection (17)

L'univers royan de ce recueil se limite à la gravitation autour de l'auteure des instants de bonheur qui évoquent chacun à leur tour une communication préméditée des composantes de la nature avec elle. L'arbre, la fleur, l'étang qui dégèle, l'oiseau et enfin les animaux domestiques participent au même niveau que les humains à l'unisson des voix qui exaltent le créateur.

La poésie du texte se loge dans l'anthropomorphisme des interlocuteurs. Les propos et les agissements des hommes ne suffisent pas à projeter une fidèle image de l'oeuvre divine. Il est donc nécessaire que, si Dieu habite chaque partie de l'univers, l'homme et tout spécialement le poète puissent reconnaître dans les autres créatures ses propres traits.

Et j'entendais dans le ciel peur et bonheur,
effroi et confiance, et me disais: <Mais ces
oiseaux-là au coeur qui oscille, c'est toi,
c'est moi, c'est nous tous, les enfants de la
Terre.>(18)

Un grand sentiment d'espérance découle d'une telle philosophie car l'homme n'est plus jamais seul, même infiniment séparé de la communauté des humains.

L'artiste est capable de sentir à quel point la vie des autres "ordres" sollicite le regard du partenaire sensément évolué. Il est vrai que l'artiste dans son jardin ou lors de ses promenades sur les rives du fleuve s'efforce d'écouter le vent qui fait chanter l'arbre, d'observer le vol des corneilles qui se prêtent aux activités quotidiennes semblables à celles des humains ou encore rencontrer la vache d'Aimé qui socialise avec le cheval solitaire d'à côté ou avec la promeneuse-artiste. Il serait trop facile d'attribuer seulement à l'imagination de l'artiste le dialogue qui s'établit entre elle et les animaux ou avec les arbres. Sa foi profonde lui fait sentir la complicité de ce qui l'entoure car elle y voit la présence de Dieu. Chaque animal, chaque plante visitée respire à sa façon l'art divin et de ce fait inspire l'artiste qui met son talent au diapason du maître absolu. Elle parle des lucioles:

Leur existence est fugitive. Peut-être les
lucioles ne vivent-elles que le temps de briller
un instant d'un vif éclat.
Comme nous tous d'ailleurs!
Heureux ceux qui, du moins avant de s'éteindre,
auront donné leur plein éclat!
Pris au feu de Dieu!(19)

Même l'insecte aussi petit soit-il conserve
en lui assez de présence divine pour qu'il puisse éclairer
l'homme sur l'éclat de leur commune lumière.

Ce grand poème qu'est Cet été qui chantait
raconte les liens que partagent entre eux les composantes

de la nature. Si la fleur du kalmia apparaît un jour presque par hasard dans un endroit plutôt stérile c'est parce que la vache d'Emile a labouré et engraisé la terre qui laisse éclater des graines enfouies dans ses entrailles depuis des dizaines d'années. Les fleurs se mettent à pousser couvrant ainsi un endroit qui autrefois inspirait la désolation.

Mais les plantes sont comme les humains. Un groupe vit-il heureux dans un endroit, tout le monde veut y prendre pied. (20)

La beauté d'une fleur qui capte le regard du peintre jaillit parce qu'Emile a, par hasard, décidé de placer sa vache dans ce pâturage. Il y a pour Gabrielle Roy une leçon à retirer. L'heureuse interdépendance des éléments reflète à l'homme sa relative place qu'il s'est parfois orgueilleusement attribuée, en maître absolu, sans considérer qu'il faisait partie d'un ensemble orchestré par la main de Dieu.

Les leçons que la nature expose n'atteignent pas l'homme sans un effort, sans une ouverture de sa part, et combien d'humilité doit-il contenir pour accepter la place qu'il occupe dans le chafnon de la création.

Les jours sans vent, sans musique, les jours <morts> où je m'ennuie moi-même - peut-être d'éternité - Jeannot [la corneille] ne se montrait pas. (21)

La corneille qui n'est pas un animal domestique soumis à la dépendance que lui impose l'homme est devenue le compagnon de l'auteure. Témoin de leurs réciproques agissements, l'absence de Jeannot affecte la sensibilité de son amie.

Mais, dans Cet été qui chantait, les rapports que l'auteure définit avec la nature se retrouvent aussi avec les humains, dans un rythme équivalent. Dans le passage suivant, il s'agit de "la cousine Martine":

Mais maintenant nous étions tout au bord du fleuve. Elle nous repoussa avec une sorte d'impatience, des deux bras à la fois. Elle continua seule, sur les galets, dans le sable rude. Elle ne vacillait plus. Tout son être la portait en avant comme une créature tendue vers Dieu. (22)

La parole appartient à l'humain qui comme l'animal blessé ou usé par le poids de sa vie réagit à la caresse du maître. C'est que la vieille Martine déformée par son arthrite, les peines et les misères, appuyée sur les épaules de l'auteure et de sa compagne, se redresse devant le fleuve dont la majestueuse beauté comble un des grands désirs de la fin de sa vie. Le fleuve comme les autres êtres habite le souffle de Dieu. La vieille redevient enfant devant celui qui lui rappelle l'enfance.

Elle se tenait au seuil de l'immensité, avec le regret de ses enfants morts et le souvenir des peines endurées, avec ses deuils et ses chagrins, avec la mémoire de l'attente sans fin de ce retour au fleuve. Et tout était pesé dans une mystérieuse balance: l'attente cruelle et cet instant radieux d'aujourd'hui. Et qui sait si ce n'était pas l'instant qui l'emportait!(23)

Il ne peut y avoir de plus éloquent plaidoyer en faveur de l'espérance dont le pouvoir balaie d'un souffle la douleur du passé. Le temps ne s'astreint plus à l'espace entre la naissance et la mort mais à l'instant qui seul ouvre le coeur, émeut les hommes. Gabrielle Roy, ici, redonne à l'instant une force qui ajoutée aux instants de chaque être terrestre laisse entrevoir sa définition du paradis.

Alors il nous a paru qu'un peu plus loin, dans la paix murmurante des lieux, les oiseaux nous reprochaient nos pauvres questions humaines et nous rappelaient:
Tous ne sont pas heureux au même moment...Un jour c'est l'un, le lendemain
l'autre...Quelques-uns jamais, hélas!(24)

Au delà de la souffrance la vieille Martine continue -un peu comme Alexandre- à questionner Dieu qu'elle rencontre sur les rives du fleuve. Derrière l'extase d'un tel moment surgit la conscience de cette femme dont la mémoire la rattache indéniablement aux inquiétudes du passé.

Tout à coup, pieds nus au bord du ciel d'été, elle se prit à poser des questions-les seules sans doute qui importent: Pourquoi est-ce qu'on vit? Qu'est-ce qu'on est venu faire sur terre? Pourquoi est-ce qu'on souffre et qu'on s'ennuie? Qu'est-ce qu'on attend? Qui est-ce qui est au bout? Hein? Hein? Le ton n'était pas triste. Inquiet peut-être au départ. Mais peu à peu il se faisait confiant. C'était comme si, sans connaître encore tout à fait la réponse, elle la savait bonne déjà. Et elle était contente enfin d'avoir vécu.(25)

La réponse jaillit dans l'appel vers la sérénité où chacun trouve le même instant en même temps, à l'unisson. L'auteure ne voit-elle pas le paradis comme étant ce temps de rencontre et non un lieu de rencontre? Comme si les créatures se sont toujours fourvoyées en cherchant un endroit plutôt qu'un instant. Elles prennent rarement conscience qu'elles appartiennent beaucoup plus au temps qu'à l'espace. L'auteure ne fait-elle pas dire à ses oiseaux:

Ici on est heureux...Là-bas non...Quand on sera heureux ensemble, ce sera le paradis...le paradis...le paradis...(26)

Sur la colline, face au fleuve, dans la chapelle de l'oncle curé, tous les amis voisins, le chat, le chien sur le parvis assistent à la messe. Les hirondelles répondent aux prières qu'invoque l'ordonnant. Ces quelques créatures sont réunies dans cet instant terrestre pour rendre grâce au Dieu de cet espoir que

tous partagent. La foi n'est plus un sentiment réservé seulement aux humains. Elle loge aussi chez tous ceux qui se rencontrent dans des instants de compréhension et d'affection mutuelle. Parlant toujours de cette "Messe aux hirondelles", l'auteure conclut:

On dirait qu'à nos bêtes domestiques est venu pour nous aujourd'hui un sentiment d'adoration. Ou peut-être une humble, une confuse jalousie. Qu'est-ce qu'ils connaissent de plus que nous? Ont vu aujourd'hui? Reçu? Et qui laisse pour un moment sur leur visage cette beauté?(27)

Le père Joseph-Marie de La Petite Poule d'Eau puisait à même la nature l'ivresse de sa foi. La joie de ses promenades à rejoindre les hommes rendait grâce à la beauté de l'oeuvre dont lui-même était un élément. Dans ce recueil de paix, Gabrielle Roy parcourt les traces de son ami missionnaire. Elle exprime une foi qui appartient à l'humilité de la relative place que Dieu lui donne dans l'univers. On ne ressent plus dans ces pages le tourment des remises en question. Sa vocation d'artiste lui a permis de concrétiser à même son talent sa reconnaissance au monde auquel elle appartient. Elle a peut-être remué un passé lourd de traditions et d'intransigeances mais elle a cependant réussi à ouvrir le coeur des hommes en nous offrant des pages dont l'art appartient à la prière.

Notes

1. Gabrielle Roy. La montagne secrète, p. 45.
2. Ibid. , p. 54.
3. Ibid. , p. 59.
4. Ibid. , p. 58.
5. Ibid. , p. 74.
6. Ibid. , p. 104.
7. Ibid. , p. 77.
8. Ibid. , p. 127.
9. Ibid. , p. 105.
10. Ibid. , p. 221.
11. Ibid. , pp. 129-130.
12. Ibid. , p. 179.
13. Ibid. , p. 197.
14. André Brochu. "La montagne secrète: le schème organisateur", Etudes Littéraires, 17 (1984), 543.
15. La montagne secrète, p. 26.
16. La détresse et enchantement, p. 139.

17. Adrienne Choquette, La préface de Cet été qui chantait. (Montréal: Les Editions Françaises inc., 1972)
18. Gabrielle Roy. Cet été qui chantait. (Montréal: Les Editions Françaises inc., 1972). p. 76.
19. Ibid. , p. 175.
20. Ibid. , p. 30.
21. Ibid. , p. 42.
22. Ibid. , p. 155.
23. Ibid. , p. 156.
24. Ibid. , p. 203.
25. Ibid. , p. 159.
26. Ibid. , p. 204.
27. Ibid. , p. 141.

CONCLUSION

Invitée avec d'autres penseurs dans les années 60 à réfléchir sur le thème de Terre des Hommes en préparation de l'exposition universelle de 1967, Gabrielle Roy raconte dans Fragiles lumières de la terre(1) comment elle est touchée par Antoine de Saint-Exupéry qui dans ses vols de nuit retrouve ses liens d'appartenance avec les hommes, attiré par les faibles lueurs que la nuit du sol laisse échapper. Elle partage avec le poète ce sentiment que chaque individu, sans égard pour son rang, pour sa race, pour sa religion contribue comme chaque étoile, chaque lueur à la grandeur de l'espace qui accueille au sein de sa lumière l'âme émue.

Depuis ses premiers écrits, Gabrielle Roy a toujours démontré un vif intérêt à rencontrer les hommes de toute race. Sensible à la lumière que chaque individu émet, elle poursuivra dans son oeuvre romanesque cette façon de faire participer chacun de ses héros à une dimension de son univers philosophique. Au simple, la joie

que procure la foi; à l'inquiet, l'audace de questionner la souffrance; à l'artiste, la mission d'ouvrir le coeur; à celle qui souffre, de soulager l'angoisse. Tous sans exception sont animés d'une espérance, d'une croyance à un monde meilleur.

Toujours à explorer le thème de Terre des Hommes, Gabrielle Roy s'est aussi inspirée de Teilhard de Chardin pour qui le concept de progrès dont l'aspect technique n'est qu'une mince facette, rejoint les grandes idées universelles telles la justice, l'amour, le bonheur.(2) Chaque être humain doit se convaincre que sa contribution, aussi minime soit-elle, s'ajoute à celle du voisin et rend ainsi le monde meilleur de jour en jour. A chacun sa façon de communiquer: dans le geste, dans la parole, dans le regard ou dans l'art. L'homme de la rue, le personnage du récit, modifient modestement le profil de la planète en faveur du progrès.

Le sentiment religieux habite la plupart de ses textes. Elle s'y intéresse parce que les hommes s'y intéressent et que le nier serait contrevenir à la vérité qu'elle recherche. Toutefois c'est à travers l'évolution que façonnent ses créatures que le sentiment religieux s'apprivoise. En effet ce n'est pas quelque chose de gratuit. On serait tenté de s'arrêter à l'état contemplatif que laissent émaner les récits de la Côte Nord, dans Cet été qui chantait. Mais Gabrielle Roy est

une femme qui de tout temps questionne, même si le bonheur et la sérénité comblent son quotidien. Le parfait bonheur ou le progrès idéal appartiennent à l'ensemble de l'humanité. Ses convictions personnelles se modulent à sa vocation d'artiste. Elle se donne le devoir d'apporter aux hommes les lumières qu'elle découvre.

Et ces lumières elle les découvre non seulement dans les beautés de la nature qui avivent la sensibilité des hommes mais encore et surtout dans la souffrance. Certes, la souffrance mérite d'une certaine façon le mépris. Elle permet à l'homme, cependant, de s'ouvrir les yeux sur sa nature; elle permet aussi d'exiger de Dieu des comptes sur sa bonté et sur ses engagements. C'est bien ce qu'accomplit verbalement Alexandre ou intérieurement Rose-Anna. Mais la souffrance permet à ceux qui la supportent de comprendre l'être vivant: qu'il soit fleur, animal ou humain. Gabrielle Roy lui octroie le pouvoir de redéfinir l'espoir au paradis. Sans la souffrance, qu'elle nous démontre dans l'attitude de Martine(3), comment rejoindre dans la création tous ceux ou celles qui ont laissé dans leur passage terrestre l'affection et l'espoir de notre terre des hommes?

La souffrance de l'homme permet donc d'adresser, à Dieu, son humble condition. Elle permet d'espérer l'instant où la race humaine sera réunie devant la joie d'appartenir à l'unicité de la création. Les

hommes doivent se reconnaître dans la souffrance, c'est le dénominateur commun de leur condition.

Le sentiment de Gabrielle Roy démontre que la souffrance débouche nécessairement sur l'espérance et c'est là le noyau essentiel de la foi qui transpire de son oeuvre. Cette espérance qui se renouvelle chaque jour en réponse de chaque souffrance, s'accorde dans l'exercice de la foi de l'auteure. L'histoire des hommes se calque ainsi sur le mystère du Christ qui à chaque messe souffre et ressuscite.

La merveilleuse histoire une fois encore se déroule et une fois encore nous plonge dans le ravissement. (4)

Depuis longtemps elle prépare, dans l'esprit de ses lecteurs, le grand rassemblement des hommes que Vatican II ose enfin promouvoir. A chaque individu appartient la manière d'apporter une parcelle de cet engagement à donner à tous les hommes la dignité de leur création. Chez Gabrielle Roy, le sentiment religieux s'est raffiné au cours de son engagement artistique. Sa sensibilité d'artiste a permis de devancer la courageuse réflexion de ses contemporains. Son oeuvre reste un témoignage d'une foi profonde et éclairée.

Notes

1. Gabrielle Roy. Fragiles lumières de la terre, pp. 201-233.
2. Ibid. , p. 207.
3. Cet été qui chantait, pp. 145-160.
4. Ibid. , p. 139.

BIBLIOGRAPHIE

A Oeuvres de G. Roy

Roy, Gabrielle. Bonheur d'occasion. (Montréal: Stanké, 1982 (1945)).

_____. La Petite Poule d'Eau. (Montréal: Beauchemin, 1970 (1950)).

_____. Alexandre Chenevert. (Montréal: Stanké, 1979 (1954)).

_____. Rue Deschambault. (Montréal: Stanké, 1979 (1955)).

_____. La montagne secrète. (Montréal: Stanké, 1978 (1961)).

_____. La route d'Altamont. (Montréal: Stanké, 1985 (1966)).

_____. La rivière sans repos. (Montréal: Stanké, 1979 (1970)).

-----.Cet été qui chantait. (Montréal: Les Editions Françaises inc., 1972).

-----.Un jardin au bout du monde. (Montréal: Beauchemin, 1975)

-----.Ma vache Bossie. (Québec: Leméac, 1976).

-----.Ces enfants de ma vie. (Montréal: Stanké, 1977).

-----.Fragiles lumières de la terre. (Montréal: Stanké, 1978).

-----.Courte-Queue. (Montréal: Stanké, 1979).

-----.De quoi t'ennuies-tu, Eveline? suivi de Ely!Ely!Ely!. (Montréal: Boréal Express, 1979).

-----.La détresse et l'enchantement. (Montréal: Boréal Express, 1984).

B Ouvrages cités sur Gabrielle Roy

Bessette, Gérard. Une littérature en ébullition.
(Montréal: Editions du jour, 1968), pp. 217-308

Brochu, André. "La montagne secrète: le schème organisateur", Etudes Littéraires, 17 (1984), 531-544

Ricard, François. "La Métamorphose d'un écrivain", Etudes littéraires, 17 (1984), 441-455

Socken, Paul. "Les dimensions mythiques dans Alexandre Chenevert", Etudes Littéraires, 17 (1984), 499-529

Wyczynski, Paul. "Gabrielle Roy." Le roman canadien-français. (Montréal: Fidès, 1971), pp. 339-343

C Ouvrages consultés sur Gabrielle Roy

Chadbourne, R. "Essai bibliographique: cinq ans d'études sur Gabrielle Roy (1979-1984)", Etudes Littéraires, 17 (1984), 597-609

Shek, B.-Z. "L'espace et la description symbolique dans les romans 'montréalais' de Gabrielle Roy", Liberté, 13 (1971), 93

Shek, B.-Z. Social Realism in the French-Canadian Novel. (Toronto: Harvest House, 1977).

Cameron, D. "Gabrielle Roy", Conversations with Canadian Novelists, 11 (1971), 128-145

Gagné, M. Visages de Gabrielle Roy, l'oeuvre et l'écrivain. (Montréal: Beauchemin, 1973).

Le Grand, A. "Gabrielle Roy ou l'être partagé", Etudes Françaises, 1 (1965), 39-65

Pascal, G. "La Condition féminine dans l'oeuvre de Gabrielle Roy", Voix et Images, 5 (1979), 143-163

Ricard, F. Gabrielle Roy. (Montréal: Fidès, 1975).

Socken, P. "Le pays de l'amour" in the Works of Gabrielle Roy", Revue de l'Université d'Ottawa, 46 (1976), 309-323

Vachon, A. "L'Espace politique et social dans le roman québécois", Recherches sociographiques, 7 (1966), 259-273

Whitfield, A. "Alexandre Chenevert: cercle vicieux et évasions manquées", Voix et Images du Pays, 3 (1974), 107-125

D Ouvrages historiques cités

Hamelin, Jean. Histoire du Québec. (Montréal: Editions France-Amérique, 1984).

Légaré, Romain. "Le prêtre dans le roman canadien-français", Culture, 24 (1965), 3-12

Painchaud, Robert. "Les origines des peuplements de langue française dans l'Ouest Canadien, 1870-1920: mythes et réalités", Mémoires de la Société royale du Canada, 4, 13 (1975).

E Ouvrages historiques consultés

Choquette Robert. "Problèmes de mœurs et de discipline ecclésiastique: les Catholiques des Prairies canadiennes de 1900 à 1930", Histoire Sociale/ Social History, 8 (1975).

Linteau, Paul-André et autres. Histoire du Québec contemporain. De la Confédération à la crise. (Montréal: Boréal Express, 1970).

Linteau, Paul-André et autres. Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930. (Montréal: Boréal Express, 1986).

Painchaud, Robert. "The Franco-Canadian Communities of Western Canada since 1945", Eastern and Western Perspectives. (Toronto: University of Toronto Press, 1981).

Stanley, George F.G. "French and English in Western Canada", Canadian Dualism, (Toronto: University of Toronto Press, 1970).

Voisine, Nive., Hamelin, J., Beaulieu, A. Histoire de l'Eglise Catholique au Québec, 1608-1970. (Montréal: Fidès, 1971).